

Jean-Joseph Fracheboud

(1832-1889)

de Torgon

manutentionnaire et membre des cercles catholiques
d'ouvriers à Paris, pèlerin à Rome et à Jérusalem

André DONNET

Introduction

De nombreux Valaisans, au cours des siècles, ont quitté leur pays, pour aller tenter fortune à l'étranger.

Certains, qui s'y sont fixés définitivement, ont accompli une étonnante carrière, à commencer par Thomas Platter, le petit berger de Graechen devenu imprimeur et professeur à Bâle ; d'autres, moins heureux ou moins doués, ont disparu dans la foule anonyme ; d'autres, enfin, qui ont passé dix, vingt ou trente ans à l'étranger où ils ont acquis une situation en vue dans l'état militaire, dans l'état ecclésiastique ou dans l'enseignement, sont revenus achever leurs jours en Valais.

Pour quelques-uns de ces compatriotes émigrés à titre définitif ou à titre temporaire, nous connaissons les heurs et malheurs de leur existence surtout par les lettres qu'ils ont adressées à leur parenté, car peu d'entre eux ont pris soin de rédiger leurs souvenirs, et, quand ils ont eu ce souci, leur témoignage n'a pas toujours été conservé et mis en sûreté comme il l'aurait mérité. C'est pourquoi les autobiographies, mémoires et souvenirs de Valaisans à l'étranger, qui ont pu être publiés jusqu'à maintenant, ne sont pas nombreux ; ils ne fournissent encore qu'un aperçu très incomplet sur l'importance et la qualité de ce mouvement.

Il n'est pas dans notre intention d'en dresser ici un bilan ; c'est une entreprise qui nous entraînerait trop loin. Nous désirons seulement souligner que ces Valaisans, issus des milieux les plus divers, autodidactes ou pourvus

d'une formation intellectuelle ou professionnelle, s'il leur est arrivé de rédiger leurs souvenirs, ils les ont rarement publiés eux-mêmes. Le cas est même exceptionnel quand il s'agit d'autodidactes qui ne sont pas sortis de leur condition.

Tel est l'intérêt primordial qu'offre le cas de Jean-Joseph Fracheboud, agriculteur de Torgon, hameau situé à 1085 m d'altitude dans la commune de Vionnaz, qui est parti en 1869, à l'âge de trente-huit ans, pour Paris où il est mort célibataire en 1889 : il a publié, en 1885, à l'Imprimerie catholique suisse, à Fribourg, un ouvrage in-16 de 286 pages intitulé : *Mon séjour en France. Ville de Paris. Siège de Paris. Mes pèlerinages à Rome, à Jérusalem et à Lourdes*, qu'il a signé « Jean-Joseph Fracheboud [sic], laboureur ».

L'auteur est totalement ignoré des historiens, et son ouvrage n'est signalé nulle part dans les bibliographies valaisannes ; il ne figure pas au fichier de notre Bibliothèque cantonale.

C'est M. Jean-Joseph Mariaux, à Vionnaz, petit-neveu de Jean-Joseph Fracheboud, qui, par l'intermédiaire de M. le chanoine L. Dupont Lachenal, président de la Société d'Histoire du Valais Romand, a attiré notre attention sur ce cas, en nous communiquant un exemplaire de *Mon séjour en France...* qu'il conserve précieusement.

Celui-ci est malheureusement mutilé : la page de titre a été arrachée. Mais, certain de l'identité de l'auteur, nous avons pu retrouver, non sans peine, un exemplaire complet, lequel nous a été procuré en prêt par M. Marcellin Fracheboud, à Vionnaz¹.

Cet ouvrage est donc pour le surplus devenu très rare. Edité probablement à compte d'auteur et à tirage restreint, il paraît n'avoir été connu en Valais que du cercle de la parenté, et les exemplaires qui devaient être conservés à Torgon ont sans doute, pour la plupart, disparu dans l'incendie dont le hameau a été la proie, le 24 juillet 1929.

Il demeure enfin la seule source à notre disposition pour retracer, dans leurs grandes lignes, les curieuses circonstances de l'existence, à Paris, de ce « laboureur » et esquisser son portrait.

* * *

Précédé d'une sorte d'avant-propos dans lequel l'auteur se présente au lecteur et sollicite son indulgence, l'ouvrage de Fracheboud comprend deux parties inégales.

La première partie, intitulée *Séjour en France*, qui recouvre les années 1869 à 1881, n'a que vingt-huit pages ; elle groupe neuf petits chapitres d'une

¹ L'appel lancé, en avril 1964, dans les bulletins paroissiaux de la région de Monthey-Vouvry, sous le titre *Un pèlerin originaire de Torgon*, en vue d'acquérir un exemplaire pour notre Bibliothèque cantonale, est resté sans écho.

La Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg possède un unique exemplaire de cet ouvrage. Il porte, au verso de la page de titre, une note manuscrite qui assigne une origine erronée à l'auteur : elle le dit de Villaz-Saint-Pierre (FR), par suite, sans doute, de l'origine fribourgeoise (lointaine) de la famille valaisanne. — Voir *Armorial valaisan*, Zurich, 1946, art. *Fracheboud*, p. 98.

étendue très variable : *Mon voyage ; Paris ; Pendant la guerre ; Pendant la Commune ; Après la Commune ; Rentrée à l'entrepôt ; Nouvelles déceptions ; A l'octroi ; L'Exposition de 1878*. Cette partie qui est la plus brève (pp. 5-32) est aussi la plus intéressante pour nous : c'est là que l'auteur retrace pêle-mêle les péripéties de son existence parisienne.

La seconde partie est consacrée aux relations de pèlerinages qui occupent deux cents pages environ : *Notre pèlerinage à Rome et les fêtes de la canonisation* (pp. 33-117) ; *Pèlerinage à Jérusalem* (pp. 119-162) ; *Deuxième pèlerinage à Jérusalem et à Rome* (pp. 163-210) ; *Pèlerinage à Lourdes* (pp. 210-230). Ces relations sont conçues très différemment, on le verra ; elles contiennent des observations originales, certes, mais celles-ci sont noyées dans tout un fatras de renseignements de seconde main ; on y trouve encore, disséminés, quelques renseignements autobiographiques.

Le volume s'achève avec la transcription de prières et de dévotions (pp. 235-283).

Comment définir cet ouvrage ? Jean-Joseph Fracheboud a sans doute eu l'intention de raconter sa vie, non seulement pour son usage personnel, mais en vue d'une publication « pour le bien et l'édification de tous » (p. 3) ², c'est-à-dire de tous ses futurs lecteurs auxquels il s'adresse fréquemment. Toutefois, comme il n'était pas en mesure de rédiger d'une manière cohérente un récit de longue haleine, on pourrait croire, au premier abord, que ce récit a bientôt tourné court et que Fracheboud a trouvé, dans la relation des pèlerinages auxquels il a pris part, une occasion plus commode de satisfaire le désir d'écrire qui l'avait saisi et surtout le souci d'enseigner qui est propre aux autodidactes.

En réalité, son ouvrage est composé ³ d'un assemblage d'éléments hétéroclites, reliés entre eux artificiellement.

La première partie, destinée à raconter sa vie, semble bien avoir été rédigée tout d'un trait, quelques années après les événements qu'elle rapporte, sans le secours de notes ou d'un journal tenus antérieurement, ce qui explique quelque peu le désordre qui y règne.

La seconde partie comprend quatre grands morceaux, rédigés indépendamment les uns des autres, nous le montrerons au moment voulu, et entre lesquels l'auteur a inséré quelques éléments autobiographiques chargés d'assumer le rôle de transitions.

Les cinquante dernières pages ne sont que des relevés de textes ; l'auteur ne voulait rien perdre de ce qui avait alimenté sa pensée.

Le style de Jean-Joseph Fracheboud, quand il n'est pas le reflet des auteurs qu'il résume ou copie, est tout simple, maladroit, sans aucun apprêt littéraire.

On pourrait, certes, condenser en les remettant dans leur ordre chrono-

² Les indications de pages, qui figurent à la suite de chaque citation, renvoient à l'ouvrage de Fracheboud.

³ Sur la date de la composition, on ne trouve qu'une seule indication ; elle figure dans la relation d'un pèlerinage écrite au jour le jour. Au moment où Fracheboud passe une journée au mont Carmel (le 5 mai 1882), il dit : « Du haut de la terrasse du couvent d'où j'écris ces lignes, j'ai devant les yeux le plus beau spectacle qu'un chrétien puisse désirer voir... » (p. 129).

logique les notes relatives à sa vie personnelle, exposées pêle-mêle dans la première partie et disséminées dans la seconde ; on obtiendrait ainsi un curriculum très sommaire qui ferait apparaître de nombreuses lacunes impossibles à combler et qui serait sans intérêt. Nous préférons citer longuement ces indications : regroupées et replacées dans un cadre, elles acquièrent un certain relief et rendent plus sensible tout ce qu'il y a d'humain et de naïf dans cette destinée d'un ouvrier.

Nous avons donc réuni, pour les exposer systématiquement, ce qui concerne :

- I. la vie de l'auteur à Torgon jusqu'à son départ pour Paris en 1869 ;
- II. sa carrière à Paris, de 1869 à sa mort en 1889, c'est-à-dire les activités qu'il a exercées pour subsister, avec les événements marquants dont il a été le témoin et qui ont retenu son attention ;
- III. ses relations avec l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, à Paris ;
- IV. ses séjours en Valais ;
- V. ses grands pèlerinages.

I

A Torgon jusqu'en 1869

Sur les années que Jean-Joseph Fracheboud a passées à Torgon, de sa naissance en 1832 jusqu'à son départ pour Paris en 1869, nous disposons, en dehors des registres paroissiaux, d'une seule source : la note liminaire de son ouvrage.

Mais d'abord qu'est Torgon au moment où notre auteur vient de le quitter ? Le recensement fédéral du 1^{er} décembre 1870⁴ réunit pour ce hameau dix-sept bulletins, c'est-à-dire dix-sept feux. Il compte au total quatre-vingt-six habitants. Cette population est essentiellement agricole, à cinq exceptions près qui sont, outre le régent, un marchand de bois, un charpentier, un meunier et un cordonnier.

Lisons maintenant la note liminaire :

« Avant de commencer cet petit mémoire, permettez, cher lecteur, que je vous prie d'être indulgent pour les nombreuses fautes qu'il contient.

» Je suis né de braves mais pauvres laboureurs, qui auraient bien voulu me faire instruire, mais qui, malheureusement, n'en eurent pas les moyens ; c'est pourquoi, aujourd'hui, je me trouve un peu embarrassé pour faire ce récit. Néanmoins, je me mettrai à l'œuvre pour le bien et l'édification de tous.

» Je l'ai dit, je suis né de parents pauvres. Dès mon plus jeune âge, je fus obligé de travailler avec eux, car, comme aîné de la famille, j'étais leur seul soutien. J'avais encore un frère et trois sœurs, mais tous bien petits.

» J'aidais de mon mieux à les élever, quand un malheur irréparable nous frappa. Ma mère mourut, et notre bon père fut accablé d'une terrible infirmité, qui ne le quitta qu'à sa mort, dix ans après.

» Nous voilà donc à peu près orphelins, privés de tout soutien, ou plutôt, je me trompe, nous avions encore le bon Dieu qui, grâce lui en soient rendues, ne nous abandonna pas.

» Je pris courageusement la direction de la famille et, grâce à tous nos efforts réunis, nous vîmes à bout de nous tirer d'affaires.

» Sur ces entrefaites arriva une difficulté de famille ; j'en profitai pour prendre congé du toit paternel, malgré mon ignorance, et je m'embarquai pour Paris, à l'âge de trente-huit ans » (pp. 3-4).

Ce condensé biographique s'élucide en grande partie grâce aux indications que l'on peut tirer des registres de la paroisse de Revereulaz⁵ dont Torgon fait partie.

Jean-Joseph Fracheboud est né à Torgon, le 15 juillet 1832.

⁴ Les résultats en sont conservés à Sion, aux Archives cantonales.

⁵ M. l'abbé Robert Jaeger, curé actuel de Revereulaz, a obligeamment mis à notre disposition les registres. Nous lui réitérons ici l'expression de notre vive gratitude.

Son père, Jean-Pierre, né en 1804, avait épousé, le 13 avril 1830, Marie Vannay, fille de Jean-Pierre, née en 1800.

Leur première fille, Anne-Marie, était née le 14 avril 1831 ; elle mourra le 7 janvier 1878. Après Jean-Joseph, le second enfant, naîtront encore deux garçons et deux filles, soit dans l'ordre : Augustin, dit Auguste (2. 2. 1835 - 6. 12. 1901), Marie-Madeleine (4. 1. 1838 - 20. 4. 1903), Joseph-Hippolyte (19. 7 - 13. 9. 1842), Marie-Delphine (19. 2. 1844 - 11. 1. 1908).

Marie Vannay, la mère, meurt le 4 novembre 1850 ; le père la rejoindra dans la tombe dix-sept ans plus tard, le 19 août 1867.

Les deux filles aînées, Anne-Marie et Marie-Madeleine, restent célibataires.

Auguste épouse, le 2 juin 1861, Alexandrine Bressoud (1837-1900) ; Jean-Joseph est témoin au mariage ; il sera aussi, l'année suivante, le 18 juillet 1862, parrain de Marie-Louise, première fille du jeune ménage.

Marie-Delphine épousera le 19 mai 1872 Hyacinthe-Elie Mariaux (1845-1920).

Pour cette période, les registres ne nous révèlent rien de plus. Nous ignorons quelle infirmité a frappé le père vers 1857, et quelle « difficulté de famille » amena Jean-Joseph à quitter, « le 26 novembre 1869 »⁶, son village dont il n'était auparavant jamais sorti (p. 7).

⁶ Cette date figure à la première ligne du chapitre intitulé *Mon voyage* (p. 5) ; elle est confirmée par le recensement fédéral du 1^{er} décembre 1870 ; le bulletin N° 6 de Torgon, rempli par Marie et Delphine Fracheboud, porte au verso la mention de l'absence, dès cette date, de leur frère, « domestique » de profession.



Jean-Joseph Fracheboud
1832-1889

II

Les années parisiennes (1869-1889)

Il est malaisé de suivre Jean-Joseph Fracheboud dans le dédale de ses souvenirs parisiens ; son récit est sans cesse interrompu par des digressions, qu'il s'agisse d'anecdotes ou de descriptions. Il est encore plus malaisé d'en tirer une chronologie satisfaisante.

Nous évoquerons d'abord ses occupations professionnelles avec les menus incidents de la vie quotidienne ; ensuite, sa découverte de Paris et de la mer ; enfin, les principaux événements dont il a été le spectateur à Paris, à savoir la guerre franco-allemande et le siège, la Commune, enfin l'Exposition de 1878.

1. Emplois et logements

Dès son arrivée à Paris, fin novembre 1869, Fracheboud se met à la recherche d'un emploi. Sur le conseil d'« un M. Tarin, de Lausanne, tenancier du café *Rendez-vous des princes*, dans la rue des Martyrs », il se présente à la « Société bordelaise, grand entrepôt de vins fins ». Engagé en qualité de « rinceur de bouteilles », il se déclare « enchanté » de ce résultat (p. 6).

Pendant six ans (p. 6), il va rester dans cette même maison, en dépit de longues absences pour cause de maladies et d'un congé prolongé, on le verra, qu'il s'octroie non sans désinvolture pendant le siège de Paris et la Commune. Il obtient même, au bout d'un an, de l'avancement (p. 7) ; il est désormais préposé au remplissage des pièces de vin et au coupage des vins ordinaires :

« J'étais donc destiné à travailler à la cuve...

» Vous pouvez penser, cher lecteur, comme je connaissais peu l'ouvrage, moi, pauvre rustique paysan qui n'étais jamais sorti de mon village, et me voilà dans un magasin contenant plus de 10 000 pièces de vin, dont la moyenne par pièce était de 225 litres et dont le débit par jour était de 70 pièces.

» Je me mis à l'ouvrage avec toute la bonne volonté possible et je réussis si bien qu'au bout de peu de temps je fus nommé chef de la cuve. Il s'ensuivit un peu de jalousie, de la part de l'ancien chef surtout. Je prenais beaucoup de précautions afin de ne froisser personne et de faire mon ouvrage comme il faut ; à nous deux, il nous passait par les mains, chaque jour, environ 62 pièces de vin. Nous faisons seuls le coupage de tous les vins ordinaires venant de la province, car, en France, les vins ne sont souvent pas buvables. Les uns ont un goût de terroir très fort, les autres sont sans force ; d'autres n'ont point de couleur : c'est pourquoi nous les mélangions ensemble afin d'en faire un vin potable » (pp. 20-21).

Telle est l'activité que Jean-Joseph exerce jusque vers 1876. A ce moment, semble-t-il, il entend parler pour la première fois de « conférences d'ouvriers » sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

C'est alors, en tout cas, qu'il va quitter la place qu'il occupe à l'entrepôt de la Société bordelaise, « où une vive jalousie a commencé à se manifester, écrit-il, d'abord parce que le patron m'aimait, et ensuite parce que j'étais étranger.

« Un ouvrier surtout m'en voulait. Il dit même un jour devant ses compagnons qu'il me tuerait. Je n'y attachai pas d'importance. Mais voilà que, quelque temps après, en plein déjeuner, il me lance à la tête un caillou qui m'étendit par terre » (pp. 24-25).

L'agresseur est chassé, puis condamné en justice. Mais en butte encore à la jalousie, Fracheboud tire ses conclusions :

« ... Après un an d'ennuis, je demandai mon congé et m'en allai. Je regrettai mon patron, mais, quant à l'entourage qui était bien perverti, j'étais bien heureux de le quitter » (p. 25).

C'est pour lui, assure-t-il, le commencement d'une année de revers : il trouve une place pour huit jours, puis une autre pour trois mois ; là-dessus, il reste de nouveau sans emploi durant quinze jours. Finalement, il entre dans une nouvelle société vinicole : « Là, je portais le vin en bouteilles dans les maisons bourgeoises. J'étais très content ; le patron était satisfait de moi et moi de lui ; en un mot, je pensais y rester quelque temps » (p. 25).

Deux incidents vont pourtant le décider à quitter encore cette place. C'est d'abord, dans la maison, une servante qui commence à lui « faire plus de politesses qu'aux autres » et qui finit par lui proposer le mariage : il lui oppose un « refus catégorique » (pp. 25-26). Peu de temps après, son patron l'envoie un jour à Neuilly livrer du vin ; mais muni d'un « faux certificat », Fracheboud a des difficultés avec les employés de l'octroi ; arrêté, il est condamné à une amende que son patron veut lui faire supporter :

— « Rien du tout, lui répondis-je. J'ai agi comme vous m'avez commandé et tant pis pour vous si vous n'êtes pas en règle. A ces mots, il s'empporte et me crie : — „Allez-vous-en !“ — „Payez-moi“, lui dis-je. Il me paie et je sors » (pp. 26-27).

Une fois de plus au chômage, il croit trouver son « affaire » dans l'offre d'une annonce : « On demande un gardien de propriété muni de bonnes références ». En réalité, il s'agit d'un bijoutier qui cherche un courtier, appelé à faire ses commissions et à porter ses bijoux chez les clients ; il exige au préalable le dépôt d'une caution. Contrairement au conseil que lui donne un avocat qu'il connaît, Fracheboud verse six cents francs. Au bout de deux mois cependant, il se rend compte qu'il est tombé dans les mains d'un margoulin ; celui-ci ne lui règle qu'une partie de son salaire, et bientôt le congédie parce qu'il n'a plus de travail à lui donner ; bien mieux, il vient d'être l'objet d'une saisie. Et ainsi Fracheboud perd à la fois sa caution et son salaire arriéré (pp. 27-28).

« J'étais à peu près sans le sou et sans place ; ma position était critique. Je ne me décourageai pas, mais je mis toute ma confiance en Dieu, sûr qu'il ne m'abandonnerait jamais » (pp. 28-29). Et en effet, un ecclésiastique lui vient en aide, et « au bout de quelques jours, écrit-il, je trouvai une place au boulevard Saint-Michel, chez M. Robin. Je devais mener le vin dans les maisons bourgeoises avec une petite voiture. Je suis resté là cinq ans et j'y serais encore, si l'ouvrage n'avait pas été trop pénible, car je ne suis plus jeune [il

approche de la cinquantaine]. J'étais tombé on ne peut mieux. Mes maîtres étaient pieux et d'une grande probité. J'étais tout à fait indépendant, car on avait toute confiance en moi et j'étais bien attaché à mon patron. C'est là ce qui fait les bons maîtres et les bons serviteurs. J'y serais resté toute ma vie, si le poids des années n'avait pas affaibli mes forces » (pp. 28-29).

Jean-Joseph Fracheboud est donc demeuré de 1877 à 1882 chez le même patron. Ce M. Robin est vraiment accommodant, car il lui permet d'entreprendre, — moyennant la mise en place d'un remplaçant, il est vrai —, outre un voyage en Valais de plusieurs semaines, un premier pèlerinage de trois semaines à Rome en décembre 1881, puis, quatre mois plus tard, un second pèlerinage, qui dure quarante-six jours et qui le conduit à Jérusalem.

A son retour de Terre Sainte, après un nouveau séjour en Valais, de trois mois cette fois, Fracheboud quitte M. Robin en septembre 1882, « l'ouvrage devenant trop pénible » (p. 162).

Il se met dès lors à son compte : « Je me fis donc commissionnaire, non sans avoir rencontré des difficultés. Je faisais, dans ce nouvel état, tous les ouvrages qui se présentaient ; et c'était à peu près tous les jours un nouvel emploi. Des jours, je gagnais, et d'autres, rien ; en un mot, c'était tout à fait variable » (p. 162).

Nous ignorons si, jusqu'à sa mort en 1889, Fracheboud a continué à exercer les humbles tâches d'un commissionnaire. En tout cas, laboureur à Torgon, il n'a pas cherché, à Paris, à assurer sa subsistance autrement qu'en employant ses seuls bras ; nulle part, dans ses souvenirs, il ne mentionne une tentative quelconque de sortir de sa condition.

Il se contente aussi de loger dans des hôtels garnis, bien que, écrit-il à propos du premier logement où il est cependant resté deux ans, « mes voisins et voisines ne fussent pas bien édifiants » (p. 5). L'argent qu'il gagne, il doit l'épargner soigneusement s'il veut pouvoir assumer les frais qu'exigent les grands pèlerinages auxquels il prend part.

Quant à sa santé, à part une grave maladie durant la Commune, dont il sera question plus loin, il ne rapporte qu'un autre cas, après son premier séjour en Valais qui doit être fixé en 1873 et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

Il vient de reprendre son travail, quand il est « saisi d'une terrible maladie. Elle fut courte, il est vrai, mais d'autant plus cruelle. A la suite d'un courant d'air, il me vint un érysipèle à l'oreille. Je restai quinze jours très malade à l'hospice de Piété. Pendant quarante-huit heures, je fus sans connaissance. Tous les médecins me croyaient perdu, car ces maladies sont souvent mortelles. Mais je tournai bientôt du bon côté et, dans peu de temps, j'étais à peu près rétabli. Seulement, j'ai l'ouïe un peu dure ; les médecins m'en avaient prévenu » (p. 21). Après un séjour de trois semaines à la Piété, il obtient l'autorisation de passer quinze jours de convalescence à l'Asile national de Vincennes.

On trouve, enfin, datée de 1883, une brève note relative à son emploi du temps :

« Maintenant, je passe mon temps ainsi : je me lève entre cinq et six heures, je vais à la messe, puis à l'ouvrage jusqu'à six heures du soir. Alors,

je rentre chez moi pour n'en plus sortir. ... Le dimanche, je suis toute la journée au cercle... » (p. 233).

* * *

Les indications que nous avons regroupées dans les subdivisions suivantes sont loin de former des exposés cohérents, comme pourraient le laisser entendre nos sous-titres. Ce sont tantôt de brèves réflexions isolées, tantôt des tableautins, tantôt des suites d'aperçus juxtaposés sans liens bien définis entre eux.

2. La découverte de Paris et de la mer

A peine a-t-il posé le pied sur les pavés de Paris que Jean-Joseph Fracheboud commence à se « promener dans cette immense ville » (p. 5).

Ayant pris ses quartiers, il veut la connaître, « car, écrit-il, j'ai toujours été très curieux, et comme je n'étais jamais sorti de mon pauvre petit village, Paris me semblait bien beau.

» Aussi, dans peu de temps, j'allai dans trois théâtres, à un bal masqué, aux cafés-chantants, au Cirque d'hiver, enfin, que sais-je ? Mais je me suis tant ennuyé à tous ces endroits que de ma vie je n'y remettrai le pied. »

Sous le titre « Paris », sans transition, Fracheboud enchaîne :

« Maintenant, cher lecteur, permettez que je vous dise un tout petit mot de Paris. Peut-être le connaissez-vous mieux que moi ; mais enfin, tous n'en seront pas là » (p. 7).

Et il présente Paris en quinze lignes et en chiffres : nombre d'habitants, d'arrondissements, de paroisses, de maisons, etc., terminant par « cent mille chiens et plus de cent mille chevaux ».

Au printemps suivant (1870), il saisit l'occasion d'« un train de plaisir » organisé pour le Havre : il avait « une furieuse envie de voir la mer ». Il passe donc le week-end de la Pentecôte à visiter la ville, le port, la rade, et quelques vaisseaux, dont le *Napoléon III*, « le plus grand de la marine française » (p. 8). Après encore une excursion à Honfleur, il rentre à Paris dans la nuit du dimanche au lundi.

Mais c'est pendant le siège et pendant la Commune, à la faveur d'un congé prolongé, puis d'une convalescence, qu'il va se familiariser avec Paris ; nous le verrons tout à l'heure.

Par la suite, quelques événements parisiens seulement ont retenu son attention. Ce sont d'abord les funérailles de Gambetta, le 6 janvier 1882, auxquelles il assiste du « coin du Carrousel », et qui lui tirent cette réflexion : « Il faut avoir vu cette grande manifestation des libres penseurs pour s'en rendre compte » (p. 162).

L'année suivante, par contraste, il a « le bonheur et l'honneur d'assister à trois cérémonies bien imposantes et bien touchantes » : le départ de dix missionnaires « pour les pays sauvages » ; l'ordination d'une cinquantaine de séminaristes, à Saint-Sulpice, par le cardinal Guibert ; enfin, « la prise d'habit de M^{lle} Veuillot, fille du rédacteur en chef de *l'Univers* [Eugène Veuillot] et nièce du grand écrivain Louis Veuillot, ... entrée dans le couvent cloîtré des chanoinesses de Saint-Augustin de l'Abbaye-aux-Bois » (pp. 231-233).

3. La guerre franco-allemande et le siège de Paris

A notre « laboureur » de Torgon, dont la vie jusque-là s'est écoulée « paisiblement » (p. 9), la guerre franco-allemande et le siège de Paris offrent, avec l'occasion de longues et fréquentes promenades dans la ville, des spectacles et des scènes qui l'ont vivement frappé.

A ce propos, il importe encore de souligner que les épisodes qu'il rapporte sont, non pas de ceux dont il aurait pu prendre connaissance dans les journaux contemporains ou, ultérieurement, dans des livres, mais bien de ceux qu'il a personnellement vécus, en particulier les mésaventures qui lui ont valu le désagrément d'être pris, plus d'une fois, pour un espion prussien.

Ainsi, alors que la guerre vient à peine d'éclater et qu'un soir il est assis sur le boulevard, après le travail, Fracheboud ne peut s'empêcher d'intervenir dans la conversation de trois messieurs qui font des pronostics sur la guerre ; ils pensent qu'elle ne sera qu'une « promenade à Berlin ». Fracheboud se permet de leur dire : « Pardon, Messieurs, mais je crois, moi, que cette guerre sera sanglante, parce que les deux armées seront à peu près égales en force. »

« C'en fut assez. — „C'est un espion“, se dirent aussitôt mes trois voisins. — Je m'esquivai prudemment, car je vis que si j'attendais encore, on me ferait un mauvais parti. J'appris à mieux gouverner ma langue, surtout à l'égard des choses qui ne me regardent pas » (p. 9).

Il rappelle en quelques mots le départ des troupes, les batailles d'août et de septembre 1870, la proclamation de la république, le début du siège (19 septembre).

Alors, « tout homme capable de tenir les armes est enrôlé ; on vient me dire que tout étranger doit sortir de la ville. Je me rends immédiatement chez le commissaire de police de mon quartier... Celui-ci me demande d'où je suis ; je me fis connaître comme citoyen suisse, et lui montrai mes papiers. Il me dit que j'étais libre de rester ou de m'en aller, mais que, si je restais, je subirais toutes les conséquences du siège. Il m'engagea vivement à partir.

» Mais j'avais envie de voir un siège. Je restai donc » (p. 10).

A ce moment-là surgit à point nommé, entre son patron et lui, « une petite difficulté », un peu par sa faute, confesse-t-il, qui achève de lui donner la liberté. Il se promet « d'en profiter le mieux possible » (p. 10).

En effet, Fracheboud se met alors pour plusieurs mois en congé ; il l'est encore, au début de la Commune, en mars 1871, où, « seul », dans un hôtel garni, il tombera gravement malade (p. 15).

Essayons de suivre notre flâneur dans ses pérégrinations durant la guerre et le siège.

Il voit refluer sur Paris les débris de l'armée du Rhin : « ils faisaient pitié » (p. 10).

Quand les Prussiens se mettent à bombarder la ville, Fracheboud se rend tous les jours sur les lieux attaqués, afin de se « rendre bien compte de la situation. C'était très imprudent de ma part, je l'avoue ; mais je voulais sur ce point satisfaire ma curiosité. Aussi n'est-il pas étonnant, cher lecteur, si j'étais à tout moment pris pour un espion prussien » (pp. 13-14).

Mais le siège va commencer.

Le général Trochu donne l'ordre de brûler toutes les forêts de la banlieue : « Un soir, j'allai sur la butte Montmartre ; il y avait là une foule immense, car on y domine une étendue considérable. Quel sinistre tableau ! La banlieue ressemblait à un immense brasier. C'était l'incendie des forêts » (p. 11).

La ville est désormais bloquée ; on transforme les boulevards extérieurs. Fracheboud assiste au départ de Gambetta en ballon, le 9 octobre 1870. Il évoque les rigueurs du rationnement : « Vers la fin du siège, on ne mangeait plus que du chien, du chat et du rat, et on se les arrachait » (p. 11).

Les soldats recrutés pour la défense de la ville, « c'était pitié de les voir manœuvrer, car la plupart n'avaient jamais touché une arme. Un jour, l'un d'eux laissa tomber son fusil pendant l'exercice ; une dame, à mes côtés, me dit : „ Mais, dites-moi ce que ces pauvres gens vont faire devant l'ennemi ? Ils se feront tuer comme des mouches “... Bien souvent, les ouvriers commandaient leurs patrons. Un jour, je vis à la tête d'une compagnie un pauvre cordonnier qui, auparavant, restait tout près de chez moi, dans une espèce de niche où il ne pouvait pas se tourner et où il gagnait à peine sa vie. Il était tout pimpant avec son grand sabre. „ Mais, lui dis-je, vous ne faites plus de chaussures. “ Il se mit à rire et répondit : „ Oh ! je préfère ce métier-ci et je voudrais que cette position dure toujours “ » (p. 11).

Il est spectateur, le 1^{er} et le 2 décembre, de la « mémorable » bataille de Champigny : « Je m'étais rendu au Père-Lachaise pour la voir d'un peu plus près. C'était vraiment grandiose et terrible. On n'entendait que le sourd grondement du canon et les détonations de la fusillade ; une épaisse fumée dérobait aux regards tout le champ de bataille. Le soir, des bateaux chargés de blessés arrivaient à l'hôtel de ville » (p. 12).

Un autre jour, à Saint-Denis, il est contraint, comme chaque passant, de transporter un pavé pour élever des barricades ; mais à son retour dans la rue, il s'arrête devant la vitrine d'un magasin de chaussures : « Il n'en fallut pas davantage, raconte-t-il, pour faire croire à une dame qui était là tout près que j'étais un espion prussien, car l'excitation contre les Prussiens était à son comble. On pouvait bien supposer que j'étais un espion, poursuit Fracheboud : d'abord, tous les hommes étaient soldats, et moi je ne l'étais pas ; ensuite, je parlais mal le français ; puis, comme la généralité des Allemands, je portais toute la barbe » (p. 12). Il est arrêté, conduit au poste « à travers une foule compacte et menaçante », interrogé et, une fois la méprise constatée, relâché, mais accompagné, à sa demande, d'une escorte de quatre soldats, « car, je crois que la foule m'aurait mis en pièces. Aussi, je n'étais pas fier, je vous assure » (p. 12).

Fracheboud décrit encore sommairement quelques spectacles de désolation qui l'ont frappé à l'avenue d'Italie, aux Tuileries, sur les Champs-Élysées (p. 13).

Il n'omet pas de rappeler que « le prix des denrées était inabordable » (p. 12). On vend le pain à un prix exorbitant : « Un soir, j'allai chez le restaurateur lui demander quelque chose à manger. Il me donna ce qui lui restait et je l'avalai d'un coup de dents, puis je me mis au lit. Mais toute la nuit j'eus de grandes coliques et quand, le lendemain, je lui demandai quelle saleté il m'avait servie, il me répondit : „ C'est du chien qui est bien bon “.

En effet, il était si bon que j'avais failli en mourir. Je n'ai plus mangé de viande pendant tout le reste du siège » (p. 13).

Au moment de l'armistice, « Paris était à bout de ressources » (p. 14).

Et Fracheboud achève le chapitre sur cette conclusion :

« La France était assez forte pour lutter avec la Prusse ; mais ce qui l'a perdue, c'est son peu de foi en Dieu. Cependant, j'ai été édifié de la résignation du peuple parisien pendant les horreurs du siège » (p. 14).

Mais la guerre terminée, « un autre fléau bien plus affreux replongea Paris dans une mer de sang.

» Le 1^{er} mars, la Commune fut proclamée. Elle en voulait à tout ce qui était bon et beau » (p. 14).

4. La Commune (18 mars - 25 mai 1871)

« Le bon Dieu m'a fait une grande grâce en me rendant malade pendant toutes ces orgies de la Commune » (p. 18).

En effet, Fracheboud est d'abord immobilisé dans son hôtel garni par une grave maladie dont il ne définit pas la nature ; ensuite, dès que ses ressources sont épuisées, il se fait transporter à l'hospice des Incurables où il arrive « à moitié mort ». Ce n'est qu'« après un mois de souffrances » (p. 15), qu'il pourra entrer en convalescence.

Au fond de son lit, notre badaud ne perçoit plus que par contre-coup les événements qui se déroulent dans la ville : ce sont les grands blessés qu'on amène aux Invalides, les nouvelles qu'on apporte à tout instant du dehors. Mais bientôt les combats de rue se rapprochent ; les communards font sauter un magasin de cartouches situé dans le voisinage : « Toutes les toitures des maisons environnantes s'effondrèrent ; à l'hospice, le tiers des carreaux des fenêtres volèrent en éclats » (p. 16).

Quand, « à peu près rétabli », au début de mai, il veut s'en aller, « on avait défendu de laisser sortir quelqu'un des hospices » (p. 16).

Dès que le second siège de Paris commence, avec le tir des batteries, il se trouve pendant quarante-huit heures entre deux feux : « Mon lit était à côté d'une fenêtre donnant sur une rue où les Versaillais et les communards luttaient pendant longtemps avec un égal acharnement. J'étais bien placé pour entendre le sifflement des obus ; un de ces projectiles vint à éclater juste au-dessus de ma croisée avec un bruit terrible ; mon camarade, bien rétabli, comme moi, était à côté de son lit. Il tomba sur le sol de tout son long. Je crus d'abord qu'un éclat d'obus l'avait atteint, et je m'approchai pour voir où il était blessé. Mais il n'avait aucun mal ; il était aussi pâle qu'un mort » (p. 17).

A mesure que les communards se retirent, ils mettent le feu aux monuments, secondés par les pétroleuses. Fracheboud raconte un épisode de la « semaine sanglante » :

« Une nuit, la plus terrible que j'ai passée et dont je me souviendrai toujours, nous croyions tous que c'en était fait de Paris. Le feu et le fer volaient de tous côtés. Une canonnade épouvantable faisait trembler le sol. Les sourds crépitements de la fusillade et l'illumination féérique de l'incendie

étaient si effrayants qu'il me serait impossible de bien le décrire ; aussi, nous nous croyions à notre dernier moment. Une bonne sœur qui était dans notre chambre nous dit, avec un calme angélique, de faire l'acte de contrition, car dans quelques instants c'en serait peut-être fait de nous. Pour moi, j'étais tout à fait tranquille. Les événements horribles, qui ces derniers jours se succédaient sans interruption, m'avaient dégoûté au plus haut point de ce monde de misère. D'ailleurs, qu'avais-je à regretter ici-bas ? J'étais seul, sans enfants. La mort m'apparaissait comme un ange de délivrance, et j'étais très résigné. Après avoir remis mon âme à Dieu, j'attendis. Mais le jour arriva sans rien changer à cet horrible tableau. La troupe de Versailles arriva vers notre hospice et enleva d'assaut la barricade des communards. Le premier qui monta sur cette barricade, un jeune marin, vit, toute seule derrière lui, une jeune fille armée d'un fusil ; elle tira sur lui, mais le manqua. Alors le marin lui dit : „ Ma mignonne, tu m'as manqué, mais je ne te manquerai pas “, et il l'enfila avec son épée » (pp. 17-18).

La consigne levée, Fracheboud sort de l'hospice et cherche à se rendre compte de « l'étendue du désastre ». Son hôtel est intact, mais de tous côtés, ce ne sont que des ruines : les Tuileries, un pavillon du Louvre, la rue Royale, ou monuments endommagés : Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, Saint-Eustache, l'église de Neuilly. Il se rend aussi à la Porte Maillot, à Saint-Cloud, à Belleville (pp. 18-19).

Et il conclut, une fois de plus, en tirant une leçon :

« Mes chers lecteurs, quiconque n'a pas vu de près les horreurs de la guerre ne peut s'en faire une idée. C'est vraiment le plus terrible fléau dont le bon Dieu puisse frapper un peuple. Ceci est surtout vrai pour une guerre civile, comme celle de Paris, où les communards ne rêvaient qu'assassinat, pillage et destruction de tout ce qu'il y avait de beau et de bon...

» Maintenant la paix est rétablie, mais à quelle condition ? C'est la honte et la ruine, dont la France ne se relèvera pas tant qu'elle subira le régime républicain » (p. 19).

Et, pour notre flâneur, il est temps de se remettre au travail :

« Bientôt les promenades cessèrent, car mon gousset était presque vide et la promenade, ami lecteur, n'a plus d'attraits quand les sous manquent, vous le savez aussi bien que moi » (p. 19).

Là-dessus, il s'en va, non sans appréhension, reprendre sa place à l'entrepôt.

5. *L'Exposition de 1878*

Le dernier événement parisien auquel Fracheboud consacre un chapitre d'une page et demie est l'Exposition de 1878, qui, selon le *Larousse*, réunissait 52 835 exposants, occupait une superficie de plus de 800 000 mètres carrés et compta seize millions de visiteurs.

« Ce n'est qu'un tout petit résumé que je vous donne ici, cher lecteur, car il faudrait une autre plume que la mienne pour retracer toutes ces magnificences ; puis, vous aurez sans doute déjà lu les descriptions de cette exposition ; je ne m'étendrai donc pas sur des détails inutiles » (p. 31).

Or, contrairement à ce qu'il annonce, Fracheboud se contente de quelques détails, et de détails parfois enfantins, sur les pavillons d'un certain nombre de pays. Il suffit, pour en juger, de lire la brève notice relative au pavillon suisse, qui est précédée d'une unique réflexion générale :

« J'ai visité tous les pavillons et vu les produits principaux de tous les pays. Je vous assure que j'ai fait de sérieuses réflexions sur la bonté de Dieu, qui a donné à chaque pays les produits qui lui sont les plus nécessaires.

« Le pavillon suisse, le premier que j'ai visité, était le mieux fourni en mousseline et horlogerie, et sa cantinière était la seule de toute l'exposition qui donnât gratuitement un petit verre de bitter à tout le monde... » (p. 31).

III

Jean-Joseph Fracheboud et l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, à Paris

Si la chronologie que nous avons tenté de reconstituer est exacte, c'est dans l'année 1873, au retour de son premier séjour en Valais, et après une maladie qui l'a retenu un mois loin de son entrepôt, que Fracheboud a son attention attirée par l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers.

Pour situer dans leur véritable perspective les quelques pages qu'il consacre à ses souvenirs relatifs aux cercles, il convient de rappeler brièvement leur origine, leur évolution et leur organisation.

Frédéric Ozanam, fondateur des Conférences de Saint-Vincent de Paul, avait conduit l'élite de la jeunesse française au seuil des problèmes sociaux⁷. La période suivante, qui s'étend de 1846 à 1891, peut se caractériser par une idée générale : « La restauration, antirévolutionnaire, de l'ordre social chrétien par l'organisation professionnelle du travail. »

Deux personnalités la dominent : Maurice Maigren, fondateur de la Société des Frères de Saint-Vincent de Paul « pour le salut des pauvres et des ouvriers », et Albert de Mun, chef de l'école sociale française.

Cette restauration de l'ordre, que la justice exige, prévoit un programme en trois points : « Couvrir l'ouvrier par un régime corporatif approprié... ; contenir la liberté de l'employeur par un contrat plus humain... ; ramener l'Etat à l'exacte compréhension de son devoir, qui est de légiférer sur des réalités... »

Maurice Maigren institue d'abord des patronages pour apprentis ; il s'intéresse ensuite à leur existence professionnelle ; enfin, il se préoccupe de rétablir des groupes corporatifs.

Pendant quinze ans, il s'applique à réaliser ce vaste programme : en 1855, il constitue l'*Association des jeunes ouvriers de Notre-Dame de Nazareth*, qui devient, en 1864, le *Cercle des jeunes ouvriers* et, en 1865, le *Cercle Montparnasse*.

Dans sa pensée, le cercle n'est qu'une étape dans l'acheminement vers la corporation :

« Faire de l'ouvrier un chrétien et un homme, l'arracher aux tentations de la rue en lui offrant des distractions saines, élever son niveau intellectuel par un enseignement adapté à ses moyens, lui inculquer, par-dessus tout, le

⁷ Dans les pages suivantes, nous utilisons, résumons et citons (à moins d'indication contraire) surtout l'ouvrage de Th. Mainage, *Les mouvements de la jeunesse catholique française au XIX^e siècle*, Paris, 1918, 320 p., en particulier le chap. V : *La restauration de l'ordre social chrétien*, pp. 127-159. — Sur ce mouvement, voir aussi l'article de G. Jacquemet, *Cercles catholiques d'ouvriers* (*Œuvre des —*), dans *Catholicisme, Hier - Aujourd'hui - Demain. Encyclopédie...*, t. II, Paris, 1950, col. 822-824.

sens de la solidarité, de l'union, et lui démontrer, à l'expérience, le bienfait de l'association. »

Mais, bientôt, la guerre franco-allemande et le siège de Paris réduisent à la plus grave détresse le cercle Montparnasse. C'est alors que Maurice Maignen fait appel au concours d'Albert de Mun ; celui-ci va donner à son entreprise une impulsion inespérée.

Le 23 décembre 1871, à Paris, se constitue, sous la présidence de Paul Vignault, le « comité pour la fondation de cercles catholiques d'ouvriers »⁸. Le 25, le nouveau comité envoie une adresse de soumission filiale au pape⁹ et rédige « la formule définissant le but, les principes et la forme de l'entreprise » qui se retrouveront dans les *Bases et plan de l'Œuvre*¹⁰, ainsi qu'un manifeste sous le titre d'*Appel aux hommes de bonne volonté*¹¹.

Sous la direction d'un comité général, l'Œuvre des cercles catholiques va désormais connaître un grand développement à Paris et s'étendre en province.

Rappelons d'abord l'article premier des *Bases* :

« L'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers a pour but le dévouement de la classe dirigeante à la classe ouvrière ; pour principes, les définitions de l'Eglise sur ses rapports avec la société civile ; et pour forme, le cercle catholique d'ouvriers. »

Quant à l'organisation de l'Œuvre, elle est déterminée comme suit :

Au-dessous du comité général et sous son contrôle, l'action de l'Œuvre s'exerce « par des associations catholiques recrutées dans la classe dirigeante et organisées en comités locaux... Les comités locaux ont pour mission de créer et de maintenir, dans les classes ouvrières, des associations catholiques qui prennent la forme et le nom de cercles catholiques » (art. IV).

Les cercles catholiques d'ouvriers se caractérisent par « l'affirmation catholique », la participation des membres ouvriers du cercle à son gouvernement intérieur, l'adoption du livret-diplôme de l'Œuvre (art. V).

La participation des membres ouvriers au gouvernement intérieur du cercle est placée sous le contrôle d'un directeur nommé par le comité ; « l'exercice de cette participation est confié à un conseil intérieur élu par les sociétaires ouvriers, sur une liste présentée par le directeur et approuvée par le comité : les membres du conseil intérieur sont inamovibles et contractent le lien religieux de l'Œuvre » (art. IV, litt. b).

L'article VI est consacré aux centres de réunion et aux ressources qu'ils doivent offrir.

Enfin, s'il y a lieu d'ouvrir plusieurs cercles dans la même ville, « le comité local forme autant de conseils de quartier... ; il se réserve près de ces conseils la délégation d'un de ses membres comme président et la haute responsabilité de la direction locale. Les conseils de quartier sont chargés de créer, d'entretenir les cercles sous le contrôle du comité » (art. VII, dernier alinéa).

⁸ Victor de Marolles, *Maurice Maignen. Les œuvres ouvrières*, Paris, 1895, p. 129.

⁹ Publiée dans Albert de Mun, *Ma vocation sociale. Souvenirs de la fondation de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers (1871-1875)*, Paris, 1908, pp. 289-290.

¹⁰ *Ibidem*, pp. 291-294.

¹¹ V. de Marolles, *op. cit.*, pp. 130-131.

Le 7 avril 1872 a lieu l'inauguration du cercle de Belleville¹². En 1873, Paris en compte déjà six, outre celui de Montparnasse¹³. En 1875, c'est la fondation du cercle de Batignolles¹⁴ ; en mars 1876, du cercle Sainte-Geneviève, autour de la chapelle de Jésus-Ouvrier, qui avait été restituée au culte le 12 mai 1872¹⁵.

A partir de 1873, l'Œuvre tient une assemblée générale annuelle ; elle organise des excursions pieuses dans les sanctuaires de Paris, puis des pèlerinages à l'extérieur¹⁶.

Dans ce vaste mouvement, Jean-Joseph Fracheboud ne joue qu'un rôle subalterne effacé dans un conseil intérieur ; c'est le rôle d'un ouvrier zélé pour la bonne œuvre, qui a trouvé, dans la formule des cercles, un milieu et une activité qui répondent à son désir d'apostolat et qui apportent un correctif, sinon un remède, à sa solitude. Car, nulle part, dans ses souvenirs, il ne parle d'amis qu'il se serait faits.

Il n'y a donc pas lieu, semble-t-il, de pousser plus loin les recherches et de consulter, pour autant qu'ils sont encore conservés, les procès-verbaux des réunions¹⁷.

Fracheboud a commencé par fréquenter le cercle Sainte-Geneviève ; par conséquent, il faut reporter à 1876 au plus tôt les débuts de son récit. Mais donnons-lui la parole :

« Bientôt j'entends parler de conférences d'ouvriers dans la chapelle de Jésus-Ouvrier ; je commence par y aller passer mes soirées.

» Puis, on ouvre une bibliothèque pour les ouvriers : j'en deviens un des plus ardents lecteurs.

» Ensuite, il se forme un comité catholique. On loue un bâtiment où le cercle des ouvriers aura ses réunions. Je suis le premier à m'y faire inscrire et dans peu de temps nous étions déjà environ soixante membres. On fait un règlement et des primes sont données à tous ceux qui sont les plus exacts. Un jour, le conseil de quartier arrêta de nommer, à la tête du cercle, un conseil intérieur formé des ouvriers du cercle. Je fus au nombre des candidats et au vote, qui se fait toujours la nuit de Noël à dix heures du soir, je réunis presque toutes les voix et fus nommé conseiller » (p. 22).

Cet enthousiasme initial ne fait pas long feu :

« Ne croyez pas, cher lecteur, que je vous signale ceci pour m'en glorifier, oh ! non, Dieu m'en garde, car je ne suis qu'un pauvre campagnard sans instruction, et si j'ai obtenu quelque avancement, c'est uniquement au bon Dieu que je le dois ; mais je vous dis ceci pour vous faire voir la mobilité du caractère français, sans vouloir dire par là que tous les Français soient légers.

¹² Albert de Mun, *Discours*, accompagnés de notices par Ch. Geoffroy de Grandmaison, t. I : *Questions sociales*, 3^e éd., Paris, 1895, p. 31 ; Marolles, *op. cit.*, pp. 138-139.

¹³ Marolles, *op. cit.*, p. 139.

¹⁴ A. de Mun, *Discours*, t. I, p. 84.

¹⁵ *Ibidem*, pp. 185-186.

¹⁶ Marolles, *op. cit.*, p. 186.

¹⁷ Ceux du cercle Montparnasse ont en tout cas été utilisés par Marolles, qui les mentionne, *op. cit.*, p. 178.

» Pendant quatre ans, j'ai été un des ouvriers les plus estimés du cercle ; ensuite, je n'eus plus que l'appui du conseil de quartier. Tous les autres directeurs et membres me faisaient subir toutes sortes de tracasseries, si bien que je dus quitter le cercle. La jalousie était la seule cause de ces inimitiés. Cependant, je ne leur ai pas gardé rancune. Mais, trêve de ces misères » (p. 22).

Fracheboud interrompt son exposé pour une digression sur les pèlerinages organisés par les cercles et sur les malheurs rencontrés dans ses emplois. Il reprend :

« Revenons au cercle Sainte-Geneviève, où la jalousie avait déchaîné un orage contre moi.

» Tout le cercle, directeur en tête, se mit à me persécuter. On m'en voulait parce que j'étais étranger et que j'avais trop de services. C'était bien un peu ma faute, car je n'aurais pas dû les accepter.

» J'étais caissier du cercle et caissier de la conférence. Dans les fêtes et les pèlerinages, j'étais toujours chef de dizaine, si bien qu'un jour, en plein cercle, un ouvrier s'écria que personne ne commandait que moi, que je me faisais maître absolu. On le mit à la porte. Quant à moi, je ne lui en voulus jamais.

» Le dimanche arriva et comme toujours il y avait réunion.

» Le président proposa un vice-président, afin de le remplacer quand il ne pourrait pas venir. On vota, et ce fut un ouvrier sournois et orgueilleux qui fut nommé. Se tournant vers moi, le président dit alors : „ Comme dans toute société il faut de l'ordre et de l'exactitude, je vous charge de sonner la conférence à l'heure précise et de la commencer quand je ne serai pas là “.

» Bon. Mais voici qu'un dimanche le président et le vice-président sont absents. Je sonne, nous attendons vainement. Je commence la conférence. Au bout d'une heure, le vice-président arrive et me fait de violents reproches. Je lui objectai que j'obéissais à l'ordre du président. Alors il prend la porte et va chez le directeur, qui m'en voulait aussi beaucoup et qui à son tour me réprimanda vivement. Je vis bien alors qu'il me fallait démissionner. C'est ce que je fis le mercredi suivant.

» Tous les ouvriers étaient contents de ce que j'avais accepté ma radiation à l'amiable, car ils ne pouvaient pas me mettre à la porte¹⁸ et j'avais tout le conseil du quartier pour moi. Je rendis mes comptes et, Dieu merci, je n'eus pas un centime d'erreur. Mais, comme il arrive souvent, ceux qui avaient le plus contribué à ma démission furent atteints eux-mêmes et, quelques jours après, le directeur, le président et le vice-président furent mis à la porte.

» J'eus alors l'avantage de rencontrer M. Pierre¹⁹ qui m'avait déjà rendu plus d'un service ; il me proposa d'entrer au cercle Montparnasse. — „ Si cela vous va, me dit-il, j'en parlerai au directeur, M. Magnen²⁰. “ J'ac-

¹⁸ On a vu, en effet, plus haut, que, selon les *Bases et plan de l'Œuvre*, « les membres du conseil intérieur sont inamovibles » (art. IV, litt. b).

¹⁹ « Victor Pierre, l'éminent historien de la République de 1848 et des persécutions du Directoire », et président du cercle Sainte-Geneviève (A. de Mun, *Ma vocation sociale*, p. 127).

²⁰ Sur Maurice Maignen, voir l'ouvrage déjà cité de V. de Marolles.

ceptai et j'entrai au cercle Montparnasse, où je fus reçu à bras ouverts par le directeur.

» Bientôt, on commença à m'offrir des services, mais je refusai net, de crainte d'avoir des ennuis comme au cercle Sainte-Genève. Je restai donc le dernier des sociétaires et m'en trouvai mille fois plus tranquille » (pp. 29 à 30).

Telles sont les pages que Fracheboud consacre à ses souvenirs sur les cercles catholiques d'ouvriers. Il y a lieu d'y joindre une notice dans laquelle il donne, en 1883, son emploi du temps et qui résume, en somme, l'intérêt qu'il a trouvé à fréquenter ces institutions :

« Le dimanche, je suis toute la journée au cercle, car on nous y procure toutes les distractions possibles ; nous y entendons de magnifiques instructions après avoir assisté à la messe. Il y a une bibliothèque, trois billards, un théâtre où l'on fait de petites représentations, presque tous les dimanches soirs. Dans les salons, il y a des pianos où chacun peut s'exercer à volonté, si le cœur lui en dit » (p. 233).

En relation avec les cercles catholiques d'ouvriers, Fracheboud rappelle enfin, avec quelque menus détails pleins de naïveté, les pèlerinages, organisés dans les alentours de Paris, auxquels il a pris part :

— A Drancy (Seine), sous la présidence de Mgr Mermillod, évêque de Genève, avec discours d'Albert de Mun : « Il y avait beaucoup de membres de la haute noblesse... Ce qui m'a le plus édifié, c'est que tous les couverts *[du repas dressés dans le parc]* étaient égaux » (p. 22).

— A Longpont (Aisne) (p. 23).

— A Rouen, à Notre-Dame du Bon Secours. Après la cérémonie, visite de la ville, et d'une grande filature « tenue par un bon catholique. Au milieu de cet établissement, il y a un oratoire où les ouvriers vont faire une prière avant de travailler. Le propriétaire nous a dit qu'il ne craignait la concurrence d'aucune maison de l'Europe » (p. 23).

— A Chartres, le 8 septembre 1878, sous la direction de Robert et d'Albert de Mun, avec discours de ce dernier, « dont la parole éloquente fit comprendre à tous, d'une manière claire et précise, toute la scélératesse des francs-maçons pour anéantir le règne de Dieu sur la terre et plus spécialement parmi les ouvriers.

« Pendant une heure, nous fûmes suspendus à ses lèvres... » (pp. 23-24) ²¹.

— A Lumigny (Seine-et-Marne), dans la propriété d'Albert de Mun. « ... Il faut à peu près deux heures pour traverser cette propriété qui est à peu près carrée » (p. 24).

— A Nanterre (Seine-et-Oise), à la basilique nationale de Sainte-Genève (p. 24).

— A Chantilly (Oise). Visite du parc du duc d'Aumale : « Il y a dans le bois des arbres gigantesques ; dans les jardins, des fleurs superbes, et toutes sortes de plantes rares charment les yeux. Mais ce que j'ai trouvé de plus curieux, c'est que le château est entouré d'un ravissant petit lac poissonneux, qu'on passe sur des ponts » (p. 24).

²¹ Publié dans *Discours*, t. I, pp. 291-304.

Grâce aux cercles, Fracheboud entreprend encore d'autres pèlerinages, mais ceux-ci sont d'une plus grande envergure. Nous les analyserons dans un prochain chapitre.

* * *

Si, pour conclure, on considère, d'une part, les buts que, dans leurs manifestes, se proposaient les dirigeants de l'Œuvre, et, d'autre part, les résultats obtenus dans la réalité d'après le témoignage de Jean-Joseph Fracheboud, on est amené à souscrire au jugement général porté sur le mouvement, qu'il n'a pu atteindre ses buts initiaux²². Quant à notre « pauvre ouvrier », s'il adhéraît de toute son âme aux positions religieuses et sociales qui constituaient la doctrine ou l'idéologie des cercles catholiques, il semble surtout y avoir cherché, et trouvé, le réconfort d'une société répondant à ses besoins et à ses aspirations. Il ne cherchait sans doute pas autre chose.

²² Voir G. Jacquemet, *art. cit.*, col. 823 : « Dans la réalité, l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers ne put atteindre ses buts initiaux.

» Le monde du travail écouta ses appels sans beaucoup y répondre. Le recrutement, de ce côté, resta faible ; il se localisa dans les petites entreprises artisanales et parmi les employés de commerce ; les usines demeurèrent indifférentes. Il y eut à cela plusieurs causes, notamment l'orientation sociale et politique des fondateurs : Maurice Maignen et la plupart de ses amis appartenaient à ce qu'on nommait „la réaction“ ; eux-mêmes déclaraient sans ambages que le but des cercles était d'accomplir la contre-révolution ; les associations professionnelles qu'ils voulaient établir n'étaient pas des syndicats du type moderne, mais de bons groupements, comme ils disaient, „unissant patrons, ouvriers, apprentis, sous le patronage de l'Eglise, avec le concours des plus hautes classes de la société“. Ils ne voyaient pas que le passé était mort. »

IV

Ses séjours en Valais

Bien qu'il ait quitté Torgon, en 1869, à la suite d'une « difficulté de famille » (p. 4), Jean-Joseph Fracheboud n'a pas rompu toutes relations avec sa parenté. Dans son ouvrage, il mentionne ou raconte trois séjours en Valais.

Le premier paraît avoir été assez bref. A un moment donné qu'il est difficile de préciser, en tout cas après quelques années de pratique dans son emploi initial à la « Société bordelaise », où il est cependant demeuré six ans, il est dégoûté de ses compagnons :

« Mon entourage, qui se composait d'une quinzaine d'ouvriers, était on ne peut plus irrégulier. Tous étaient à moitié ivres la plupart du temps : ils ne parlaient que contre la religion et les mœurs. Je restai cependant cinq ans avec eux, et je rentrai dans ma patrie, où j'avais l'intention de rester. Mais les choses n'allaient pas comme je voulais, et je repris bientôt le chemin de Paris pour rentrer à mon ancienne place » (p. 21).

A quelle année assigner ce séjour sur lequel l'auteur n'est pas davantage explicite ? Si l'on suppose que Fracheboud a noté dans ses souvenirs tous ses retours au pays, on peut alors fixer le premier à 1873.

En effet, Fracheboud se trouve à Torgon, le 28 mai 1873, pour présenter au baptême, à l'église de Revereulaz, en qualité de parrain, son neveu Joseph-Louis, premier-né de sa sœur Marie-Delphine Fracheboud, épouse de Hyacinthe-Elie Mariaux ²³.

Le deuxième séjour, qui s'étend sans doute sur plusieurs semaines, a lieu en 1877, en tout cas avant l'Exposition de 1878.

Jean-Joseph vient alors à peine de trouver un nouvel emploi chez M. Robin, au boulevard Saint-Michel. Pour obtenir plus facilement un congé, il se procure un remplaçant.

A Revereulaz, écrit-il, « je fus reçu très affectueusement par tous mes parents et amis. J'étais tout stupéfait de l'accueil bienveillant que l'on me fit partout » (p. 30).

Il profite de ces vacances pour se rendre à Nendaz, faire visite à l'abbé Luyet, son « ancien et cher curé ».

L'abbé Germain Luyet (1845-1894), de Savièse, avait été en effet curé de Revereulaz pendant quatre ans, de 1872 à 1876, c'est-à-dire à un moment où Fracheboud était déjà fixé à Paris ; ce dernier n'avait donc pu le rencontrer et faire sa connaissance qu'à l'occasion de son premier retour au pays, en 1873. L'abbé avait été transféré à Nendaz au cours de l'année 1876 ²⁴.

²³ Revereulaz, registre de baptêmes de la paroisse, à la date indiquée.

²⁴ Les précisions biographiques relatives aux ecclésiastiques cités dans ce chapitre sont tirées, sauf indications contraires, de Tamini et Délèze, *Nouvel essai de Vallesia christiana*, Saint-Maurice, 1940, 528 p.

Une fois de plus, Fracheboud relève l'accueil bienveillant qu'il a reçu et émet quelques appréciations sur Nendaz :

« Là aussi on me combla de toutes sortes de bontés. J'ai été édifié de la politesse et de la simplicité des paysans de Nendaz. Leur costume antique, que la mode n'a pas encore envahi, fait plaisir à voir. Vrai est-il que quelquefois il pourrait être un peu plus propre » (p. 30).

Il rentre à Revereulaz « tout joyeux » de sa promenade.

« Je restai avec mon frère [Auguste] et sa famille jusqu'au 15 août, jour fixé pour ma rentrée à Paris. Que ce temps fut vite passé !

« Il fallait partir. Je reçus les adieux de ma famille et de mes compatriotes, et rentrai à Paris pour reprendre mon ouvrage le lendemain de l'Assomption » (p. 30).

Le troisième séjour en Valais se situe, cinq ans plus tard, du 10 juin au 9 septembre 1882.

Cette fois-ci, Fracheboud n'arrive pas directement de Paris. Il en est parti le 25 avril précédent, avec le pèlerinage qui l'a conduit à Jérusalem. Sur le chemin du retour, au 46^e jour de voyage, il quitte ses compagnons, à Lyon, le 9 juin, prend le train de Genève et passe la nuit en cette ville.

Le samedi 10, parti de Genève en bateau à huit heures du matin, il atteint Vouvry à quatorze heures et Torgon à seize.

Sa parenté le reçoit avec empressement, « surtout à mon arrivée de Jérusalem », car il apporte avec lui une multitude d'objets de piété, de reliques, de souvenirs de toutes sortes ; selon le témoignage de M. Jean-Joseph Mariaux, au temps de sa jeunesse, ils remplissaient encore plusieurs étagères, à Torgon.

« De mon côté, poursuit Fracheboud, je suis heureux aussi de me trouver au milieu d'eux pour trois mois.

« Je me sens tout rajeuni au souffle de l'air natal. Tout me paraît plus beau que jusqu'à présent. La nature est plus richement parée, la vue est plus étendue, les montagnes sont plus élancées, le ciel est plus bleu ; en un mot, tout a embelli. Mes compatriotes me témoignent tous beaucoup d'amitié » (p. 160).

Pendant ces trois mois de vacances supplémentaires, Fracheboud va, la plupart du temps, travailler la campagne avec son frère Auguste. Il fait quelques excursions « sur nos belles montagnes », et des visites à ses amis.

Vers le milieu de l'été, durant une semaine, il entreprend une tournée de visites qui le conduit à Riddes, à Grône, à Savièse, au Grand Saint-Bernard.

A Riddes, il passe une journée en compagnie de l'abbé Luyet, son ancien curé, qui, de Nendaz, a été transféré en 1881 dans cette paroisse. C'est là, le lendemain matin, que Fracheboud sert une messe pour la première et dernière fois, « la seule, assure-t-il, que j'aie servie de ma vie » (pp. 160-161).

Il poursuit sa tournée sur Grône « pour voir M. Martin, ancien curé de Revereulaz ». L'abbé Georges Martin (1848-1926), de Vissoie, après avoir été vicaire à Monthey en 1876, avait été nommé l'année suivante curé de Revereulaz où il n'était resté que quatre ans ; dès 1881, il était à Grône. Fracheboud n'a pu le rencontrer qu'à l'occasion de son deuxième séjour en Valais, en 1877. S'il avait gardé un bon souvenir de cet ecclésiastique, tous

deux s'étaient fort peu connus²⁵ ; la mésaventure qu'il leur survint le démontre :

« Mais que m'arrive-t-il ? Je le recontre [*l'abbé Martin*] sur la route sans le reconnaître et lui ne m'a pas reconnu non plus. Il partait pour Anniviers.

« Je vais quand même à la cure, où ses servantes me font un chaleureux accueil. Elles me firent voir les propriétés de la cure et me conduisent [*sic*] à la grotte où M. Martin conserve son vin qui est très bon » (p. 161).

Il ne demeure que quelques heures à Grône et se rend à Savièse, « afin d'aller voir M. Lanier, vicaire de cette paroisse. Quel chaleureux accueil ! De longtemps, je n'en ai reçu un pareil. Je me rappellerai toujours les bons moments que j'ai passés avec M. Lanier et M. le curé de Savièse ».

L'abbé François-Clément Lanier (1855-1890) était un Savoyard installé vicaire à Savièse depuis 1880²⁶. Quand et où Fracheboud s'était à ce point lié avec lui pour être l'objet d'un tel accueil ? Nous l'ignorons, comme nous ignorons aussi comment il connaissait le curé de Savièse, l'abbé Georges Juillard (1839-1922), originaire d'Ayent, curé du lieu depuis 1872, et antérieurement curé de Miège.

Quoi qu'il en soit, Fracheboud conclut sa visite à Savièse en disant : « J'ai été très édifié de la simplicité de ces braves Saviésans. »

Il achève sa semaine par une excursion au Grand Saint-Bernard, avec deux prêtres français qu'il rencontre sur la route.

Une fois de plus, laissons-lui la parole :

« Arrivés au couvent, on nous sert à manger et on nous conduit dans nos chambres.

» Le lendemain, je vais avec eux jusqu'au col de Fenêtre [*de Ferret, 2679 m d'altitude*]. Il faisait très froid, car les bords du lac étaient tout gelés.

» Un voyageur qui partait dit : „ Je quitte ce pays de loups habité par des anges. “

» Enfin, nous arrivons sur le point culminant du passage. Oh ! le beau point de vue ! Le mont Blanc, se dorant aux rayons du matin, paraissait tout près de nous. Devant nous, à droite, à gauche, partout en un mot, nous voyons les glaciers resplendir au soleil levant.

» Ces messieurs en étaient ravis.

» Après avoir admiré longtemps ce magnifique spectacle, nous rentrons au couvent pour déjeuner. Puis mes compagnons partent pour Aoste, Courmayeur et Chamonix, en faisant tout leur possible pour me faire aller avec eux.

²⁵ En dépit d'un lien de parenté certain entre les familles. On sait en effet que le chanoine Louis Mariaux (1880-1948), de l'Abbaye de Saint-Maurice, cousin de Jean-Joseph Mariaux, petit-neveu de notre mémorialiste, était neveu par sa mère de l'abbé Georges Martin (L. Dupont Lachenal, *M. le chanoine Louis Mariaux*, dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, p. 146).

²⁶ De Saint-Cergues, sur les pentes des Voirons, il avait été excorporé du diocèse d'Annecy par celui de Sion, le 4 mai 1880, puis ordonné prêtre le 18 juillet suivant. Il fut d'abord vicaire à Savièse jusqu'en 1884, puis curé de Fully où il mourut prématurément (Ch.-M. Rebord et A. Gavard, *Dictionnaire du clergé séculier et régulier du diocèse de Genève-Annecy*, t. II, Annecy, 1920, p. 467).

» J'ai visité le couvent avec le clavandier. J'ai trouvé cet établissement très beau ; tout le monde y est reçu également sans exception » (p. 161).

Le samedi soir, il regagne Revereulaz, « enchanté » de sa tournée.

Il occupe « paisiblement » son temps, comme avant son excursion, jusqu'au moment de son départ pour Paris, le 9 septembre.

« J'étais très ému de quitter mes parents, mes amis, en un mot, le pays, car on m'y avait témoigné tant de sympathie.

» Mon voyage s'effectua par un temps affreux de pluie et de neige, et j'arrive à Paris accablé de fatigue » (p. 162).

* * *

Ces notations permettent de dégager les traits de son caractère, notamment : simplicité, naturel, attachement à sa parenté, à ses amis, à son pays, que l'éloignement lui a rendu plus beau et plus cher, piété, foi, confiance en Dieu. On a déjà pu maintes fois remarquer sa curiosité ; on constate aussi qu'il a développé son instruction grâce à ses lectures et à ses contacts ; il a même un certain sens de l'humour, comme le révèlent des observations amusantes et parfois caustiques. Enfin, il est sensible aux spectacles de la nature ; l'analyse des pèlerinages, que nous abordons maintenant, en fournira de nouveaux et nombreux exemples.

Ses grands pèlerinages

Jean-Joseph Fracheboud prend donc part à trois grands pèlerinages hors de France, qui le conduisent, en 1881, à Rome ; en 1882, à Jérusalem ; en 1883, une seconde fois à Jérusalem et à Rome ; à quoi il faut encore joindre un pèlerinage à Lourdes, en 1883.

On doit d'abord, à ce propos, admirer, sinon s'étonner ²⁷, qu'un « pauvre ouvrier », comme il se qualifie lui-même (p. 163), puisse se permettre de cesser tout travail pendant de nombreux mois : près de sept mois sur dix-sept, entre le 1^{er} décembre 1881 et le 18 avril 1883. Non seulement alors il ne touche pas de salaire, mais il doit faire face aux frais et aux dépenses supplémentaires inévitables — si modestes soient-ils — qu'entraînent ces longs voyages en commun. Il faut par conséquent conclure que Fracheboud a dû, au préalable, s'imposer de strictes économies et ainsi constituer des réserves suffisantes. Mais du moment que l'occasion se présente, il se fait un bonheur et un honneur de participer à ces grands pèlerinages ; la place qu'ils occupent dans son ouvrage — qui est des six septièmes — montre aussi l'importance qu'il leur accorde. Toutefois, ce n'est pas le seul souci de piété qui l'entraîne ; il y entre aussi la curiosité, le désir de voir d'autres lieux. Il exprime lui-même ce double attrait quand il affirme qu'« il faut joindre les exercices du pèlerin aux joies du touriste » (p. 39).

Nous ne pouvons accompagner pas à pas l'auteur au cours de ses pérégrinations. Pour chacun des quatre pèlerinages qui sont réunis dans cette seconde partie, nous résumerons l'itinéraire, nous analyserons la relation et nous montrerons à l'aide de citations ses particularités.

1. Le pèlerinage à Rome (1881)

Notre pèlerinage à Rome et les fêtes de la canonisation, tel est le titre de la relation. Organisé par les soins de l'agence Cook et dirigé par les Augustins de l'Assomption, à Paris, il doit conduire à Rome « un nombre suffisant de pèlerins pour y représenter dignement la France » aux cérémonies de la canonisation de Benoît-Joseph Labre, le 8 décembre 1881. Il dure du 1^{er} au 18 décembre.

Les huit cents pèlerins (p. 100) quittent Paris en train, le 1^{er} décembre. Le 2, ils sont à Turin ; le 3, à Gênes ; le 4, à Florence d'où, le lendemain soir, ils partent pour Rome. Arrivés le 6, ils séjournent dans la Ville Eternelle jusqu'au 14.

Pendant huit jours se succèdent presque sans relâche exercices de piété (processions, triduums, instructions), visites des églises, excursions dans les

²⁷ On a vu, plus haut, que, pendant le siège de Paris et la Commune, Fracheboud s'est déjà allégrement octroyé un congé de plusieurs mois.

alentours, et surtout les fêtes de la canonisation qui constituent le sommet du pèlerinage.

Enfin, le 13 décembre, la veille du départ, a lieu une audience semi-privée de Léon XIII, au cours de laquelle chaque pèlerin est nominalement présenté au pape par le P. François Picard, supérieur général des Assomptionnistes.

Sur le chemin du retour, après une halte à Pise, le 14, la caravane s'arrête deux jours à Turin : « une matinée au Saint-Suaire, un midi en face des Alpes, une soirée chez Don Cottolengo et chez Don Bosco, une demi-journée encore chez ce dernier » (p. 105).

A cette occasion, « quelques pèlerins eurent même le bonheur... de s'asseoir à la table des prêtres salésiens, autour de leur vénérable supérieur. En se mortifiant lui-même au-delà de toute mesure, Don Bosco fut très généreux pour ses hôtes. Il fit jouer pendant le repas une très bonne musique, pour faire beaucoup de bruit, ajoutait-il finement, et ne point leur permettre de remarquer le peu de chose qu'on servait à table » (p. 113).

La rentrée à Paris s'effectue le 17 décembre, et le 18, dans une réunion finale tenue au Sacré-Cœur, à Montmartre, le directeur résume les résolutions du pèlerinage.

Cette relation, qui occupe plus de soixante-dix pages, n'a pas d'originalité.

Elle contient de longues descriptions littéraires des paysages entrevus ; elle se présente souvent sous la forme d'un guide historique, artistique et archéologique des lieux visités ; elle fait état d'une multitude de connaissances érudites de toutes sortes qui ne peuvent être le fait de l'auteur ; elle reproduit ou résume de nombreux discours, sermons, panégyriques ; elle donne des comptes rendus des cérémonies qui sont ou tirés ou adaptés de journaux contemporains, comme, par exemple, du *Journal de Rome*, cité à plusieurs reprises, ou de *l'Univers*, le journal de Louis Veuillot et de son frère, dont l'un des rédacteurs, Léon Aubineau²⁸, figure au nombre des participants.

On n'y relève guère d'observations personnelles, si ce n'est peut-être lorsqu'il parle, avec esprit, de la réception chez Don Bosco. A vrai dire, l'art d'écrire était une entreprise audacieuse qui excédait manifestement les forces de notre « laboureur ». Fracheboud s'est appliqué à faire une laborieuse compilation dont on pourrait sans peine rechercher les sources²⁹. D'ailleurs, le

²⁸ Léon Aubineau (1815-1891), rédacteur à *l'Univers* et précisément auteur de *La vie admirable du bienheureux mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre*, 2^e éd., Paris, 1875, 558 p.

²⁹ Deux exemples de style journalistique suffiront. Ainsi, au moment de quitter Rome :

« Et maintenant, il faut finir cette dernière journée ; le soir est venu, venu au ciel, et venu aussi dans les âmes avec ces pénibles pensées de séparation. Heureusement qu'il reste au firmament un astre bienveillant et doux, et dans l'âme une non moins douce espérance... c'est l'espérance de revenir » (p. 102).

Ou encore, au départ de Turin :

« Une heure plus tard, nous reprenions le chemin de la France, la mémoire pleine de touchants souvenirs, l'esprit éclairé de pensées saintes, le cœur débordant de reconnaissance, les lèvres ouvertes à toutes les actions de grâces, car Dieu avait visiblement et complètement béni notre pèlerinage » (p. 114).

style que nous trouvons ici diffère profondément de celui que notre conteur nous a fait connaître dans ses souvenirs de Paris, avec ces maladresses et ces naïvetés qui sont, chez lui, le signe de l'authenticité.

2. Le pèlerinage à Jérusalem (1882)

Egalement organisé par les Augustins de l'Assomption, ce pèlerinage emmène en Terre Sainte, sous la direction du P. Picard, un millier de participants formés par moitié d'ecclésiastiques, prêtres et religieux, et de laïcs, hommes et femmes. Il se déroule du 25 avril au 9 juin 1882.

A la gare de Lyon, à Paris, le 25 avril, Fracheboud rencontre Maurice Maignen, « notre directeur du cercle Montparnasse », qui le fait monter dans un compartiment. A Marseille, il embarque, le 26, sur *La Guadeloupe*, qui n'appareille que le 28 par une mer encore démontée.

Au terme de huit jours de navigation, les pèlerins arrivent, le 5 mai, devant Caïpha [= Haïfa]. Ils passent une journée entière au mont Carmel et en repartent, le 7, pour Nazareth. Ils se divisent alors en deux groupes : les uns retournent à Haïfa pour gagner Jaffa par mer ; les autres vont traverser la Samarie. Fracheboud est de ces derniers qui, en quatre jours, par Djémine et Naplouse, atteignent Jérusalem, le 12 mai au soir.

Ils font une « entrée triomphale », en procession et au chant des cantiques ; « tout Jérusalem est réuni » pour y assister. Avec 130 pèlerins, Fracheboud prend ses quartiers au couvent de Saint-Pierre, fondé par le P. Alphonse Ratisbonne.

Les pères capucins, dont il visite l'imprimerie, lui fournissent « pour guide un jeune Arabe, M. Pascal, à l'aide duquel » il va pouvoir « faire dans Jérusalem et aux environs, des excursions et des visites dont beaucoup de pèlerins n'auront pas l'avantage » (p. 139).

Et durant huit jours se succèdent en effet les visites et les dévotions au Saint-Sépulcre, au mont des Oliviers, au mont de Sion, à la vallée de Josaphat, à Béthanie, à Gethsémani, etc., etc.

S'il assiste aux réunions générales, Fracheboud jouit de beaucoup de liberté : c'est avec quelques compagnons seulement, au gré de chacun, qu'il accomplit la plupart de ses explorations dans la ville et dans les alentours. Ainsi, le 20 mai, il se rend à Bethléem, « avec un jeune nègre de l'île Maurice, momentanément valet de pied à Nantes, d'une piété parfaite » (p. 147). De retour le même soir à Jérusalem, il poursuit, durant huit jours encore, visites et dévotions.

Au matin du 35^e jour, le 29 mai, c'est le départ pour Jaffa où les pèlerins embarquent le 30. Parvenus à Marseille, le 7 juin, ils se rendent à Notre-Dame de la Garde « pour aller remercier celle qui nous avait protégés pendant ce long et périlleux voyage, après nous avoir bénis au départ » (pp. 159-160).

En route, à Lyon, Fracheboud descend du train, on l'a déjà vu, pour gagner le Valais où il va séjourner trois mois.

Le récit de Jean-Joseph Fracheboud, qui s'étend sur quarante-deux pages, se présente à la manière d'un journal écrit au jour le jour, du premier au 46^e.

Il se distingue immédiatement du précédent récit par son caractère personnel. Si, dans le premier, l'auteur a la prétention de s'exprimer au nom de tous ses compagnons en employant le « nous », dans celui-ci, où il écrit au présent, il n'hésite pas à utiliser la première personne du singulier ; cette fois, il entre vraiment en scène, et il relate les menus faits que lui-même a vécus au cours de son pèlerinage. On retrouve les maladresses de style et les observations puériles et naïves des souvenirs parisiens.

Et ces observations, qui sont sans grand intérêt quand elles portent sur des questions historiques ou archéologiques, montrent de la spontanéité et de la fraîcheur lorsqu'elles relatent des expériences personnelles. Ainsi, certains moments du voyage en mer ; des tableaux et des scènes, croqués sur le vif, relatifs à la traversée de Haïfa à Jérusalem par la Samarie ; les surprises que lui réserve la découverte de l'Orient ; sa piété qui se manifeste, non seulement dans une abondante moisson de reliques et de souvenirs de toutes sortes, mais dans une émotion sincère à mettre ses pas dans les pas du Sauveur.

Et d'abord la traversée de Marseille à Haïfa.

A la vue des encombrements inévitables avec une telle foule et par une mer démontée, Fracheboud prévoit de nombreux désagréments, mais, assure-t-il, « nous ne sommes pas ici pour chercher nos aises ; une idée plus haute nous préoccupe : Jérusalem ! Jérusalem ! » (p. 120).

S'il n'omet de signaler aucun des exercices de piété (messes, sermons, communions, chemins de croix, adorations nocturnes, exercices du mois de Marie et de retraite) qui figurent au programme quotidien des pèlerins, il apporte, çà et là, dans son récit, des notations concrètes : ainsi, le spectacle de son voisin de lit qui, en proie au mal de mer, « se lamente et se désespère... Ce pauvre monsieur croit sa dernière heure venue et, pensant à ses enfants, il s'écrie : „ Mes enfants, mes pauvres enfants, que deviendront-ils ? “ Puis : „ Oh ! ma tête, ma tête ! “ » ; ou, sur le pont, le « triste spectacle des dames échevelées, couchées sur le plancher, n'ayant plus de sentiment et d'attention que pour les tortures du mal de mer » (p. 123) ; ou encore, un soir, la cérémonie de la vénération de la croix, « par un splendide clair de lune. Les doux rayons de cet astre, reflétés par la mer, forment un spectacle magique. Que je serais heureux de pouvoir traduire les impressions de mon âme à la vue de ce tableau et de pouvoir dire le bonheur dont mon être entier était envahi en admirant l'œuvre du Créateur ! » (p. 126).

A la manière d'un peintre naïf, il retrace avec bonhomie les incidents et les imprévus qui jalonnent la route d'Haïfa à Jérusalem ; il évoque quelques aspects matériels du pèlerinage en donnant des aperçus concrets sur les moyens de transport, les logements, la nourriture.

Les voyageurs sont parvenus, le 5 mai, au mont Carmel :

« Notre dîner est préparé dans la cour [du couvent] sur l'herbe. Pour la première fois, nous faisons usage de nos assiettes. Comme c'est vendredi, on nous sert du riz, des œufs, de la salade et du vin très bon...

» Le soir, chacun cherche un petit coin pour se coucher ; je trouve une vieille chapelle, sur les dalles de laquelle j'étends un petit matelas ; puis m'enveloppant de ma couverture, j'y trouve un très bon et très utile repos.

Du reste, il n'y avait pas à être difficile ; jugez de l'encombrement : mille personnes dans un couvent ! » (p. 128). Le lendemain, après la messe, la communion et la visite du couvent, il fait une promenade sur la montagne, « pendant laquelle, dit-il, je cueille beaucoup de fleurs qui m'aideront à me rap-peler mon passage ici » (p. 129).

Le 7 mai, jour du départ pour Nazareth, sept cents montures et une vingtaine de voitures attendent les pèlerins sur la plage d'Haïfa :

« Chacun choisit sa monture, ce qui a duré au moins une heure pour s'organiser.

» Moi, je prends une mule qui marche fort bien. Nous partons et traversons à cheval la ville de Caïpha. Cette caravane présente un aspect des plus pittoresques par la diversité des costumes, tous plus originaux les uns que les autres ; les dames chevauchaient comme des écuyères expérimentées ; toutefois, elles furent victimes de plus d'un accident, surtout celles qui étaient deux sur la même monture. Cela contribue à des éclats de gaîté qui rompent un peu la monotonie de la route. Quand, par exemple, le harnachement vient à se desserrer, bagages et cavaliers tournent en même temps, au milieu de nos rires. Heureusement aucun de ces accidents n'a eu de suites graves ou fâcheuses. Bien entendu que ce n'étaient pas seulement les dames qui tombaient de leurs montures. On comptait au moins cent chutes par jour » (pp. 129-130).

La caravane, qui s'étend sur trois kilomètres, fait halte vers onze heures pour faire honneur au « repas, préparé par les soins de M. Cook, l'entrepreneur des transports du pèlerinage, [*repas qui*] se compose de poulets froids, œufs, sardines, oranges, etc. » (p. 130).

A l'arrivée à Nazareth, vers six heures du soir, Fracheboud, qui se promettait une entrée triomphale, est ramené aux contingences terrestres :

« La compagnie Cook, chargée de nous conduire, veut faire un contrôle des billets. Cette opération dure trois heures ; il nous faut entrer dans le camp à tour de rôle ; enfin, chacun peut se rendre vers la tente dressée pour notre repas ; une natte est étendue par terre, le couvert est dressé dessus. Chacun se place comme il veut, et là, assis sur les talons ou à genoux, assouvit sa faim.

» Je me dis que, au même lieu, la sainte Vierge et saint Joseph ont dû prendre plus d'un repas de la même manière » (pp. 130-131).

Le lendemain matin, « on démonte les tentes précipitamment, même avant le lever de tous les pèlerins. Elles sont enlevées en un clin d'œil, et nous apercevons un certain nombre de pèlerins encore étendus sur leur matelas. — Spectacle vraiment amusant. — Mais l'Arabe ne connaît que le commandement de son chef, et quand ce chef parle, les tentes disparaissent, malgré les cris : „N'ouvrez pas ! On n'entre pas !“ Enfin, chacun se hâte de ramasser son bagage et de choisir sa monture ; les uns courent à droite, les autres, à gauche ; les plus difficiles finissent par n'avoir qu'un malheureux baudet, au lieu d'une monture pourvue d'étriers et de brides » (p. 133).

Fracheboud, on s'en souvient, fait partie du contingent qui traverse la Samarie ; la route, dans les montagnes, est difficile ; la descente, plus périlleuse encore :

« C'est à peine si les montures ont où poser les pieds. En plaine, ceux

d'entre nous qui ont des chevaux peuvent caracoler et montrer leur talent d'écuyer, mais ceux qui ont un mulet sont forcés de se servir d'un *moukre* qui tape sur le pauvre animal avec un gros bâton afin de le faire marcher. Ceux qui sont montés à âne ont moins de bonheur encore ; leurs jambes pendantes sont froissées sans pitié contre les aspérités des rochers, ce qui les oblige parfois à pousser des cris de douleur. Ceux enfin qui voyagent en cacolet ne sont pas moins à plaindre, car souvent le poids n'étant pas égal des deux côtés, les deux cages balancent de droite à gauche, et c'est un spectacle amusant que de voir la mine pitoyable des pauvres patients » (p. 134).

Sur le chemin du retour, le trajet de Jérusalem à Jaffa, le 29 mai, lui réserve encore des surprises :

« Seize lieues séparent Jérusalem de Jaffa, où nous arrivons à dix heures du soir exténués par les fatigues d'une aussi longue course. J'avais un cheval arabe qui ne savait pas marcher au pas, mais toujours au galop ; aussi deux heures avant d'arriver à Jaffa, je fus obligé de descendre de cheval, je n'en pouvais plus » (p. 156).

Notre pèlerin ne fait pas non plus sans étonnement la découverte de l'Orient.

Le « laboureur » de Torgon est sensible à l'aspect des campagnes qu'il est amené à contempler ; sans doute se souvient-il alors de la situation de son village dans la montagne où il faut tant travailler pour tirer du sol sa nourriture, car il ne peut s'empêcher d'exprimer ses regrets :

« L'aspect des pays que nous traversons est charmant. Il nous semble vraiment malheureux que les indigènes soient si paresseux. Quelles magnifiques récoltes on pourrait faire ici ! » (p. 130).

Ou encore :

« ... dans ces plaines ou plutôt dans ce désert, on ne voit ni arbres, ni eau. De temps en temps seulement, quelques arbrisseaux. Je crois que si ces plaines étaient cultivées, la végétation y serait magnifique » (p. 134).

En Samarie, il visite la « hutte » d'un Arabe :

« ... Il faut se courber pour y pénétrer. Dans l'intérieur, on ne voit absolument rien autre qu'une natte pour coucher ; pas de meubles, ni d'ustensiles de cuisine. On se demande comment ces gens préparent leur nourriture. Les femmes n'ont pour vêtement qu'une espèce de peignoir flottant, et presque toujours elles portent un enfant sur le dos » (p. 134).

Si, à Naplouse, les bazars remplis de curiosités lui font grande envie — « l'impossibilité d'augmenter la quantité de mes bagages m'empêche de succomber à cette tentation » (p. 136) —, à Jérusalem, il ne cesse d'être suffoqué par la saleté qui règne :

« Les bazars sont dans des rues très étroites couvertes et affreusement sales. Dans le bazar de la boucherie, les abats des animaux sont jetés pêle-mêle au milieu de la rue ; on est obligé de se ranger pour ne pas marcher dessus, comme, du reste, il faut faire à peu près partout, pour ne pas écraser des choses de toutes sortes » (p. 141).

Revenant un jour d'une excursion, il rentre à Jérusalem par la porte de Jaffa :

« A cette porte se trouvent les omnibus de Jérusalem, c'est-à-dire les ânes, mulets, chevaux, chameaux, etc. Une espèce de marché s'y tient, et on voit là les types les plus étranges ; les femmes travaillent et les hommes restent assis à la porte d'un semblant de café, à fumer le narghilé ; ils sont paresseux et sales. Les rues n'étant jamais nettoyées, l'air qu'on y respire est infect ; nous nous hâtons de nous y soustraire... » (p. 154).

Il ne manque pas non plus de pénétrer dans un café :

« Pour sièges, on nous donne des chaises défoncées ; on nous sert notre café sur un banc crasseux, plus bas que nos chaises, dans de petites tasses, grandes deux fois comme une coquille de noix. On l'accompagne de deux grands verres d'eau ; nous ne savons pour quel usage. Le café est excellent malgré le mélange du marc et de l'eau... » (p. 141).

Son exploration s'achève, un soir tard, à son retour de Bethléem, le 21 mai, dans un « restaurant quelconque » où il a prié son guide de le conduire pour y dîner :

« Il nous fait entrer dans un lieu qu'il nous dit être un restaurant, mais quel restaurant ! Le guide demande en arabe si on peut nous donner à manger. Sur une réponse affirmative, nous pénétrons plus avant, et je vois là des figures hideuses, des Juifs d'une saleté repoussante. Il n'y a pas de chaises ; on prend dans un coin une planche et deux rondins de bois, et on nous improvise un siège ; on nous apporte dans deux petits plats de terre, qui ont déjà servi à tous les gens qui sont là, deux portions de viande nauséabonde ; le café vient ensuite ; c'est ce qu'on a de meilleur en Orient, bien qu'il soit toujours plein de marc ; on nous le sert dans de très petites tasses que l'on fait payer cinq centimes l'une. Après ce frugal dîner, je me fais accompagner jusque chez moi ; les rues me paraissent trop peu sûres pour m'y engager seul » (p. 151).

Pour clore cette découverte de l'Orient par notre « laboureur » de Torgon, citons les appréciations qu'il porte sur deux petites villes, Nazareth et Bethléem :

« Les rues de Nazareth sont très étroites et généralement sales. La production du pays consiste en troupeaux de bœufs, moutons et chèvres ; les poules y sont en quantité ; on nous dit que pour un franc on peut avoir cent œufs. Le vin blanc est excellent. La ville est peu commerciale ; les habitants sont paresseux et sales ; les types sont très beaux ; les enfants ont un charme particulier de douceur, avec leur petit vêtement arabe. On s' imagine voir Notre Seigneur enfant, parcourant cette ville qui abrita sa jeunesse » (p. 133).

Quant à Bethléem, c'est « une petite ville charmante, beaucoup plus propre que toutes les autres de ces contrées, et empreinte d'un certain cachet de civilisation. C'est là que se fabriquent tous les objets en nacre que l'on vend à Jérusalem et qu'on expédie en Europe ; il y a même des sculpteurs qui ne manquent pas de talent » (p. 149).

Il ne faut pas s'arrêter trop longtemps sur les manifestations extérieures de sa piété. On ne saurait toutefois passer sous silence son amour insatiable pour les reliques de toutes sortes : en tout lieu, chaque fois que l'occasion se présente, Fracheboud recueille avidement et précieusement des fragments de pierre ; à Nazareth déjà, à la grotte et dans l'atelier de

saint Joseph (« Il y a encore des pierres qui remontent, très authentiquement, au temps de saint Joseph. J'ai le bonheur d'en prendre quelques fragments », p. 132), puis à Samarie, au tombeau de saint Jean-Baptiste (« Je prends quelques fragments, à l'intention de ceux de mes amis qui ont pour patron le saint précurseur », p. 135), enfin, à Jérusalem, un peu partout. Il emporte même, de Bethléem, « trois beaux épis de blé cueillis dans le champ de Booz » (p. 150).

Mais ce pèlerin qui, en arrivant à Jérusalem, est descendu de cheval et, « le front dans la poussière », a salué la ville, « théâtre des douleurs de notre Dieu » (p. 137), se livre, chaque jour, à de nombreuses dévotions dont il tient le compte rendu minutieux : il vit dans la pensée constante que partout où il passe, que partout où il s'arrête, le Christ a vécu et a souffert. Il suffira de citer quelques exemples ; ils ne manquent pas d'intérêt bien qu'on puisse y déceler l'écho des instructions des prédicateurs.

Le mardi 23 mai, il va passer la nuit au Saint-Sépulcre :

« Sept heures du soir. L'air de la nuit est très froid. Armés de nos couvertures, deux de nos compagnons et moi, nous entrons dans le saint lieu. Quelle douce émotion nous pénètre à la pensée que nous sommes là où Notre Seigneur, après sa mort, fut enseveli ! Non, rien au monde ne peut exprimer un pareil sentiment !

» Les Grecs viennent de temps en temps à nous, non sans intention malveillante ; mais nous sommes si loin des choses de la terre que nous n'en sommes pas même distraits.

» A minuit, les pères franciscains se lèvent pour chanter l'office ; aussitôt qu'ils ont fini, les Grecs font un tapage avec leurs tam-tams. Je m'assieds sur un banc, près du saint sépulcre, afin de les mieux voir faire leurs cérémonies, car un bruit aussi assourdissant rend tout recueillement impossible ; ils ont des chants très discordants et font des signes et des salutations ridicules. A deux heures, c'est le tour des Arméniens, qui renouvellent le même tapage. A trois heures, les Latins commencent le saint sacrifice.

« J'ai le bonheur d'entendre deux messes dites sur le saint sépulcre et de faire la sainte communion à l'une d'elles. A huit heures, j'assiste, dans l'église Sainte-Anne, à une autre messe, célébrée selon le rite grec-uni » (pp. 152-153).

Deux jours avant le départ, c'est le chemin de croix dans les rues de Jérusalem :

« Nous parcourons encore la voie douloureuse suivie par Notre Seigneur. C'est à la fois le plus beau et le plus triste parcours que j'ai fait dans ma vie ; je ne suis pas maître de mon émotion et je ne peux retenir mes larmes en pensant au cruel cortège qui accompagnait là notre divin Sauveur et aux douleurs lamentables qu'il subit en ces mêmes lieux pour racheter nos âmes » (p. 155).

Il y aurait enfin lieu de mentionner les nombreuses connaissances personnelles qu'il a l'occasion de faire et que favorise la liberté dont jouissent les pèlerins. On en trouvera un écho dans le second pèlerinage à Jérusalem auquel nous arrivons maintenant.

3. Le second pèlerinage à Jérusalem et à Rome (1883)

Six mois ne se sont pas écoulés depuis que Jean-Joseph Fracheboud, rentré du Valais, a repris son travail à Paris, à la suite d'une absence de quatre mois, qu'une nouvelle occasion de pèlerinage se présente. Cette fois, il ne se décide pas à y prendre part sans éprouver quelques scrupules :

« ... Plus d'une fois, le diable est venu me mettre dans la tête que c'était folie de ma part, moi, pauvre ouvrier, d'aller perdre du temps et dépenser mon argent ainsi ; mais, un autre jour, mon bon ange m'inspirait d'y aller et me disait que, pour moi, c'était même un devoir. Aussi, obéissant à cette voix qui me venait du ciel, je me dis : „ J'irai pour remercier Dieu des grâces dont il m'a comblé jusqu'à ce jour ; lui demander la santé, ce bien si précieux pour celui qui travaille “. Aussi, à partir de ce jour, toute incertitude avait disparu ; j'avais fait promesse, je devais la tenir » (p. 163).

Pour ce pèlerinage placé sous la direction du P. Vincent Bailly, assomptionniste et fondateur de *La Croix*, les organisateurs ont de la peine à réunir 380 participants français, auxquels se joignent quelques étrangers dont une Fribourgeoise, M^{lle} Louise Fragnière, de Vauderens. Il se déroule du 5 mars au 18 avril 1883.

Partis de Paris en train, les pèlerins embarquent le 6 mars à Marseille. Après une traversée de six jours, ils arrivent le 14 devant Jaffa où une tempête les empêche pendant plus de trois jours de descendre à terre.

Puis, ils gagnent Jérusalem au moyen de chevaux et de voitures, en pressant l'allure, de manière à être sur place pour les Rameaux (18 mars). Ils y séjournent dix-sept jours, accomplissant un programme de dévotions et d'exercices analogue à celui de l'année précédente. Le 30 mars, une partie d'entre eux vont prendre le bateau pour visiter Haïfa, puis Nazareth et le lac de Tibériade. Fracheboud, qui se dit vieux (p. 175), demeure à Jérusalem.

Le 4 avril enfin, c'est le départ pour Jaffa et l'embarquement. Ils font halte à Haïfa pour monter au mont Carmel. Le 7 avril, embarquement général pour l'Europe ; le 13, arrivée à Civitavecchia. Ils gagnent immédiatement Rome.

Après la messe à Saint-Pierre, le 14, les pèlerins se rendent au Vatican pour être reçus par Léon XIII.

« Cette fois, note Fracheboud, j'ai été plus heureux qu'à la canonisation de saint Labre : j'ai eu le bonheur de parler à Sa Sainteté » (p. 184).

C'est le P. Bailly qui le présente :

« Le pape me demanda à quel diocèse j'appartenais. Je lui répondis : — „ Très Saint Père, je suis de celui de Paris, petit ouvrier, membre du cercle catholique de Montparnasse. “ Puis je lui baisai le pied et sa bague. Il me dit alors : — „ Bien, bien, mon enfant, soyez toujours bon catholique “, et me donnant deux petites tapes sur la tête avec sa main, il me bénit. Je désirais lui demander sa bénédiction pour tous mes parents, mais il me fut impossible de prononcer une parole de plus, tellement j'étais ému en pensant que le dernier des mortels comme moi pouvait être admis en présence du plus grand roi du monde, du représentant de Notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre » (pp. 184-185).

Le reste de la journée et le lendemain sont occupés à des visites d'églises

« à toute vitesse » : Sainte-Marie Majeure, Saint-Jean de Latran, Saint-Laurent-hors-les-murs, etc., etc.

Le 15 avril au soir, embarquement pour Marseille, où ils sont le 17 au matin, et le 18, c'est le retour à Paris.

La relation de ce troisième grand pèlerinage, qui ne compte que vingt-cinq pages, est encore différente des deux précédentes. Comme le premier pèlerinage à Jérusalem, elle se présente sans doute sous la forme d'un journal quotidien ; mais ce journal est réduit à une sorte d'aide-mémoire ; il est constitué d'annotations beaucoup plus brèves ; les observations personnelles, plus succinctes, sont rares ; on n'y retrouve plus cet attrait de la nouveauté qui fait l'intérêt de la relation précédente où Fracheboud mêle « les exercices du pèlerin aux joies du touriste ». Ce sont ici les « exercices du pèlerin » qui l'emportent, auxquels il joint cette fois les devoirs de la reconnaissance et de l'amitié, en rendant à plusieurs reprises visite aux religieux qui l'ont accueilli l'année précédente : le P. Zéphirin, supérieur du couvent de Saint-Pierre, où il a été hébergé ; le P. Alphonse Ratisbonne, au couvent de l'*Ecce-Homo* ; le P. Joseph, supérieur du couvent des Franciscains de Saint-Sauveur, qui, tous, le reçoivent longuement et affectueusement.

On peut encore noter quelques indications relatives à sa santé.

Il supporte bien la mer. Il l'a déjà relevé lors de son premier voyage : « Quant à moi, le bon Dieu m'a fait une grande faveur ; je n'ai pas été une minute indisposé pendant tout le temps du pèlerinage. Toujours un appétit de loup » (p. 122). Cette fois encore, il se félicite de sa bonne santé : « Pour moi, grâce à Dieu, je me porte bien ; je ne sens rien du mal de mer et je mange d'un très bon appétit » (p. 165). Et à son retour à Paris, il y revient une fois de plus, en concluant : « Pendant tout le voyage, le bon Dieu m'a favorisé d'une santé parfaite. Je n'ai pas eu la moindre indisposition, point de mal de mer, et aujourd'hui je me porte encore mieux qu'au départ » (p. 188).

Fracheboud achève sa relation en donnant « quelques détails sur Jérusalem et ses environs » (pp. 188-190), l'« Etat du personnel du diocèse patriarcal de Jérusalem », l'état de l'« Eglise concathédrale de Jérusalem », du « Clergé paroissial » et des établissements religieux, des « dignitaires du gouvernement », du « corps médical », la statistique de la « population de la ville », l'énumération des « principaux sanctuaires et lieux vénérables de Terre Sainte », le récit d'une anecdote : « Bonne leçon d'un musulman », enfin vingt « Proverbes orientaux » (pp. 190-210).

4. Le pèlerinage à Lourdes (1883)

Ce pèlerinage « de tous les cercles catholiques de France », projeté pour 1877³⁰, s'accomplit sous la direction d'Albert de Mun, en 1883, du 24 au 28 août, avec trois mille participants.

³⁰ A. de Mun, *Discours*, t. I, pp. 244 et 255.

Fracheboud ne consacre qu'une page au déroulement de cette grande manifestation ; il en donne le programme sommaire, en y mêlant quelques observations personnelles sans intérêt. Mais il saisit cette occasion pour raconter (pp. 210-230) l'histoire de Bernadette, résumée d'après l'ouvrage d'Henri Lasserre³¹. Emporté par son zèle de propagandiste, il cite textuellement, sans se soucier de les encadrer par des guillemets, de longs extraits, et cela, une fois de plus, « pour le bien et l'édification de tous » :

« Des milliers de pèlerins vont sans cesse demander à Notre-Dame de Lourdes des grâces spirituelles ou temporelles pour eux et pour les personnes qui leur sont chères ; unissons-nous à eux par nos prières et cherchons à grossir le nombre des enfants de notre bonne Mère. Amen » (p. 230).

Il est donc inutile de nous arrêter ici plus longuement sur cette dernière relation.

* * *

Nous avons dit que l'ouvrage s'achève avec la reproduction de prières et de dévotions. Ce sont, dans l'ordre : les litanies du Sacré Cœur (pp. 235-236), de Notre-Dame de Lourdes (pp. 236-237), de sainte Anne (pp. 237-238), du saint Nom de Jésus (pp. 238-239), de la sainte Vierge (p. 240) ; puis les exercices du « Mois de juin consacré à l'amour de Jésus-Christ », par Paul Leloup (pp. 241-266), les exercices du « Mois de saint Joseph », par l'auteur des *Paillettes d'or* (pp. 267-282), enfin, la « Neuvaine à saint Joseph » et la « Consécration à la sainte Vierge » (p. 283).

³¹ Henri Lasserre, *Histoire de Notre-Dame de Lourdes*, 23^e éd., Paris, 1870, 468 p.

Conclusion

Laboureur à Torgon jusqu'à l'âge de trente-huit ans ; manutentionnaire à Paris pendant vingt ans ; âme pieuse qui s'adonne avec zèle aux exercices religieux dont les instructions lui ouvrent de nouveaux horizons et suffisent à nourrir son esprit ; célibataire qui occupe ses loisirs à fréquenter les cercles catholiques d'ouvriers ; fervent amateur de pèlerinages par curiosité autant que par piété ; simple et naïf comme un enfant facile à s'émerveiller de toute nouveauté ; modeste, et heureux de son humble condition, tel nous apparaît Jean-Joseph Fracheboud à travers les souvenirs qu'il a publiés en 1885.

Nous avons encore son portrait (hors-texte) qui le montre en effet portant « toute la barbe », « comme la généralité des Allemands » (p. 12).

Sans doute, si l'on avait conservé ses lettres, nous pourrions pénétrer plus avant dans la connaissance de l'homme. Mais il faut nous satisfaire, pour ce « laboureur » valaisan émigré à Paris, d'avoir pu retracer les étapes de sa « carrière ».

Les dernières années de ce solitaire se sont écoulées dans l'obscurité jusqu'à l'inscription qu'a portée dans son registre, le 21 septembre 1890, l'officier d'état civil de Revereulaz :

« Le 4 février 1889, à trois heures du soir, est décédé à Paris, place du Parvis Notre-Dame, N° 1, Fracheboud, Jean-Joseph, fils de Jean-Pierre et de Marie, née Vannay, décédés, de Torgon (Vionnaz), domicilié à Paris, rue des Bernardines, N° 15, célibataire, âgé de cinquante-six [*sic*] ans » ³².

³² Revereulaz, Etat civil, registre des décès B, 1890, fol. 15. — Place du Parvis Notre-Dame N° 1, c'est-à-dire à l'Hôtel-Dieu de Paris. Fracheboud a été enseveli le lendemain 5 février, à la paroisse Notre-Dame, en septième « classe », ce qui signifie qu'il n'est pas mort dans l'indigence (Renseignement obligeamment communiqué par M. le chanoine J.-M. Theurillat, que nous remercions ici). — Nous exprimons aussi notre vive gratitude à M. le chanoine L. Dupont Lachenal qui a bien voulu relire notre manuscrit et y apporter de très utiles précisions.